

11 JUIN 1984

BI P₁

ISSN 0291-2643

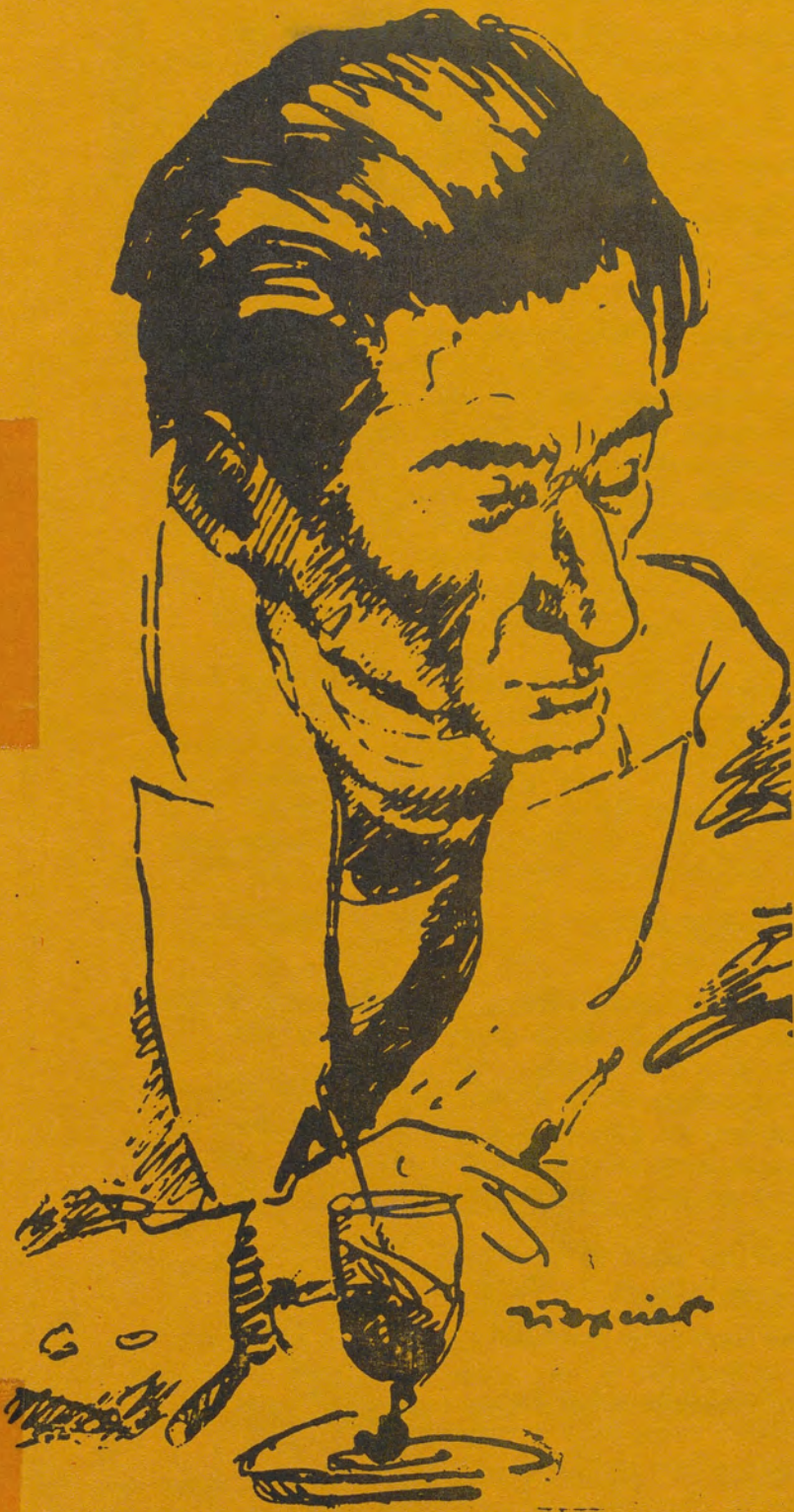


CAHIERS DES AMIS DE PANAÏT ISTRATI

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

21

NOVEMBRE 1981



INÉDIT

EN FRANCE

LES 8 ARTICLES

DE

”LUPTA”

1929

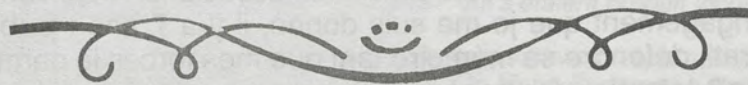
LES AMIS DE PANAI ISTRATI
42, rue du Dr-Santy
13000 Valence. Tél. 48.28.02

20 F.



Sommaire du n° 21 (octobre 1981)

| | |
|--|----|
| Henri Courbis — L'Assemblée générale du 10 octobre | 2 |
| Marcel Mermoz — Nous continuons (Lettre aux Amis) | 3 |
| Alexandre Talex — La vérité a la parole | 5 |
| Panaït Istrati — Les huit articles de «Lupta» | 6 |
| Marcel Mermoz — Le don des originaux de Stanesco à la Faculté de Nice | 16 |
| Barzilai Tierelinckx — Sur Kyra Kyralina | 19 |
| Alexandre Talex — Table des matières des Cahiers de Panaït parus en 1980 | 25 |
| Mychèle Revol — La première thèse de doctorat 3è cycle sur Istrati | 15 |
| A. TALEX — JEAN STANESCO | 17 |



Nous continuons ...

Je regrette que mon état de santé m'ait empêché d'être présent à l'Assemblée Générale.

Je n'ai pris que tardivement connaissance du compte-rendu de la réunion. Tout se suite je dis mon chagrin qu'un membre au moins des présents, savait qu'en **juillet** j'avais pris contact avec Melle Barréa, conservatrice de la Bibliothèque de la Faculté de Lettres de Nice, et avec M. Daspre, directeur des Lettres modernes de la même Faculté, pour leur annoncer ma décision de faire don des documents d'Istrati qui **étaient ma propriété personnelle** et de 12 autres documents qui m'avaient été confiés en tant que Président de l'Association. Je reviendrai sur cette importante question.

Il est difficile à une association comme la nôtre qui rassemble de tous les coins de France ceux qui, à un degré plus ou moins fort s'intéressent à Panaït Istrati, de faire un travail d'équipe efficace.

Les bonnes volontés s'effritent devant les obstacles : la distance, le temps et l'opportunité des moments disponibles. A Valence, pendant six ans, un travail efficace a été réalisé :

- création du Comité d'Honneur des «Amis de Panaït Istrati» ;
- publication de 20 Cahiers (de 28 à 40 pages) ;
- organisation d'un Colloque international à Nice ;
- apposition d'une plaque commémorative au 24, rue du Colisée ;
- édition sur nos presses de «Vers l'autre flamme» ;
- réédition en poche de cet ouvrage ;
- 47 conférences et débats en France et Belgique ;
- création du 1er Centre de Documentation de la Faculté de Nice ;
- réfutation des calomnies d'Henri Barbusse sur Istrati.

Nous pouvons être fiers de ce travail réalisé par l'équipe de Valence animée par Odette Collongeat.

Sa mort, l'an passé, la maladie dont je souffre n'ont pas permis de continuer dans ce sens.

Heureusement que j'ai retrouvé un vieil ami communautaire, passionné d'Istrati, qui a bien voulu animer l'équipe parisienne. Le travail d'Henri Courbis a été énorme :

- lancement et organisation du 2ème Colloque à Paris ;
- organisation de l'exposition P. Istrati à Montreuil ;
- organisation de l'exposition à Rezé-les-Nantes ;

— conférences, démarches, etc.

C'est un beau travail.

Dans les associations sans but lucratif, il y a toujours des creux ; les bénévoles ne sont pas toujours au rendez-vous et au bon moment ... Puis il y a le problème d'argent !

Faire vivre une revue, un journal, c'est toujours une entreprise difficile. Mais s'il y a une volonté, une générosité, il y a toujours un chemin.

Les Cahiers doivent continuer à paraître, car il y a tant de choses, de faits, de documents concernant Istrati qui doivent être connus, diffusés. C'est notre arme de rayonnement, de diffusion, c'est l'expression vivante de l'âme et de l'esprit d'Istrati. C'est aussi un lien en France et à l'étranger entre tous les amis qui, à des titres divers aiment Istrati et participent à son esprit.

Grâce aux Cahiers, par l'écrivain Alexandre Talex, les amis français sont au courant du renouveau istratien en Roumanie, des écrits, thèses, manifestations en sa faveur. On trouvera dans ce Cahier le sommaire d'un numéro spécial de «La Roumanie Littéraire» consacré à Panaït Istrati.

Nous avons les moyens de continuer. Personnellement, je dispose de l'outil, c'est-à-dire l'imprimerie. Elle n'a pas coûté un sou à l'association et je continue personnellement l'engagement que je me suis donné, il y a 7 ans : **publier les Cahiers**, diffuser Istrati, défendre sa mémoire tant que mes forces le permettront. La «**Fondation Panaït Istrati**», composée de 5 personnes (1 Roumain, 4 Français) déclarée officiellement à Valence le 31 juillet 1975 continuera donc.

C'est d'ailleurs la «Fondation» qui possède l'autorisation de faire paraître la revue «Les Cahiers de P. Istrati». Elle a reçu les droits de publication de «Vers l'autre flamme», don de Margareta Istrati.

Les «Amis de P. Istrati» ont été créés par Edouard Raydon en 1968. Il a rassemblé de nombreux amis dont je faisais partie. En octobre 1975, Edouard Raydon nous a quittés en proposant à l'Assemblée de me nommer président. C'est ainsi que depuis 1975 j'ai œuvré pour Istrati avec deux casquettes, mais c'est toujours avec la casquette de la «Fondation» que j'ai fait l'essentiel. Je suis en train de recréer une nouvelle équipe à Valence avec l'espoir que le n° 21 soit l'amorce d'un renouveau. **Oui, nous continuerons.**

Le groupe parisien doit continuer aussi. Nous ne serons jamais assez nombreux pour défendre et faire rayonner, propager l'œuvre d'Istrati.

Ne sommes-nous pas à l'époque de la décentralisation ! Nous avons un appui, une base avec le Centre de Documentation Panaït Istrati de Paris. Ce Centre contient de nombreux livres, **dons de Mels De Jong** et d'autres amis. Comme Alexandre Talex l'a fait pour le Centre de Documentation P. Istrati de Nice, ce centre, lorsqu'il sera transféré à Aix-en-Provence, recevra une copie de mes 18 dossiers, coupures de journaux, etc. concernant P. Istrati. J'y ajouterai, à ce moment-là, les nombreuses photos, films de voyages de ma documentation personnelle.

Argent ? Il faut y penser, il faut que nous y pensions, une souscription permanente pour les Cahiers et de menus frais. Solliciter des appuis, trouver de la publicité. Je vais écrire à Jack Lang et aussi solliciter la Caisse Nationale des Lettres. Voilà encore bien du travail, mais combien de raisons supplémentaires de continuer.

Pour moi, l'essentiel, ce sont les hommes amoureux d'Istrati qu'il faut trouver ou retrouver. Ils existent. C'est grâce à eux que nous continuerons. Tant de travaux de rayonnement nous attendent, l'association dispose d'une sensationnelle exposition, d'un film. Il y a tant d'associations, de maisons de la culture, de librairies qui nous attendent pour des causeries, des débats.

C'est là que nous trouverons aussi les forces vives, œuvrer dans l'amitié, sans but intéressé pour continuer.

Marcel Mermoz,
Président de la Fondation Panaït Istrati,
Président des «Amis de Panaït Istrati».

LA VÉRITÉ A LA PAROLE ...

Le texte intégral de la série des reportages de Panaït Istrati à Lupeni (1929)

Nous revenons sur la campagne d'Henri Barbusse contre Panaït Istrati même si elle a été classée comme mensongère et calomnieuse par *l'Humanité*, dans l'article de Claude Prévost, publié dans le n° du 21 avril 1978.

Au Colloque international de Paris, les participants ont demandé que le «Dossier de la Calomnie» soit complété avec **TOUTES** les pièces de l'époque concernant l'activité de l'écrivain roumain, incriminé par Barbusse.

Dans son article *Le Haïdouk de la Sigouranza* («Monde», du 15 février 1935), l'écrivain français a formulé les accusations suivantes :

«— En 1929, à l'occasion de la grande grève des mineurs de Lupeni, Panaït Istrati prend part à **L'ENQUÊTE GOUVERNEMENTALE**, comme envoyé du journal «Lupta» ;

— Il voyage avec les enquêteurs officiels du gouvernement et approuve les autorités qui avaient ordonné une fusillade contre la foule ouvrière ;

— Il écrit que la responsabilité des «incidents» qui s'étaient produit incombait au syndicat ayant fomenté la grève».

Une pratique élémentaire impose que toute accusation soit appuyée par un document vérifié, reproduisant les textes avec les faits incriminés. Or, Henri Barbusse a formulé de graves accusations, **sans qu'il fasse la preuve concrète de ses calomnies.**

Nous pouvons donc affirmer, avec certitude, que Barbusse **n'a pas lu** ces reportages, **parce qu'ils sont (par leur texte) exactement le contraire des affirmations de l'écrivain français.**

Dans son enquête *personnelle*, Panaït Istrati a été accompagné par son ami Romulus Cioflec, membre du parti au pouvoir. Arrivé à Lupeni, ils s'entretient avec les veuves des grévistes ou avec les mineurs blessés.

Les reportages parus dans le journal indépendant «Lupta» (La Lutte), entre le 24 septembre et le 23 octobre 1929, reconstituent avec des dates précises l'exploitation affreuse des mineurs par les sociétés carbonifères des partis bourgeois au pouvoir, ainsi que les conditions misérables de vie. Istrati souligne dans l'un de ses reportages que la grève a été un drame du pain, le seul moyen de lutte pour survivre. Il attaque violemment l'enquête officielle, effectuée avant son arrivée là-bas. Il stigmatise les vrais coupables de la sanglante répression armée, ordonnée par le gouvernement.

Dans le quatrième reportage, intitulé *Ce que j'ai vu à Lupeni*, Panaït Istrati **demande publiquement l'arrestation et la condamnation des criminels** : le Préfet, le Premier Procureur, le Commandant des troupes garde-frontière, le Sous-Officier Maïcan, etc. Le Professeur Cioflec, horrifié par ce qu'il a vu, démissionna de son parti.

Cette série de reportages eut un retentissement formidable dans la presse et sur l'opinion publique roumaine. Un commentaire paru dans l'hebdomadaire «Vremea» (Le Temps), du 10 octobre 1929, considérait que Panaït Istrati a fait un **«vrai réquisitoire»** et qu'il **«s'était permis de tirer les oreilles du gouvernement»**.

Outre cela, Panaït Istrati assiste au procès de Timishoara où étaient inculpés les mineurs «rebelles». Il déploie-là une intense activité de presse et obtient une réduction substantielle de peine pour les mineurs jugés.

Dans le même journal «Lupta», il publie un article demandant au gouvernement la mise en liberté du militant communiste M. Gh. Bujor, condamné à perpétuité par la justice bourgeoise et verrouillé dans la fameuse cellule H. de Doftana.

Voilà les faits tels qu'ils sont ...

Panaït Istrati a repoussé publiquement les accusations d'Henri Barbusse, lui demandant ainsi qu'à ses acolytes, qu'ils fassent **«publiquement la preuve de tous ces crimes politiques, attribués à moi par leur infâme littérateur de Paris et de les publier ici (N. Réd. en Roumanie) ou n'importe où (...)** Si je ne meurs, je promets de venir à Paris et obliger Monsieur Barbusse, devant la justice française, de faire la preuve de tout ce qu'il prétend que j'ai commis en Roumanie». («La Croisade du Roumanisme», n° 2 du 21 mars 1935).

Il est bien de souligner comme conclusion, que la presse socialiste roumaine a évoqué de nos jours, les événements tragiques d'il y a un demi-siècle, et en même temps la position de Panaït Istrati. Dans une étude publiée dans le «Magazine Historique» (n° 4, avril 1970), on reconnaît la place d'Istrati parmi ceux qui «se sont approchés des travailleurs, attaché à leur souffrance et lutte sociale». Evoquant la répression sanglante de la grève du 6 août 1929, l'auteur fait l'appréciation que «les articles de Panaït Istrati, parus dans cette période, constituent de vraies pièces accusatrices dans ce dossier de la domination bourgeoise et de grands propriétaires fonciers (...), de vives preuves d'affectueuse solidarité avec la classe ouvrière dans une période très difficile, de lutte pour la liberté et la justice sociale».

Ces articles-reportages n'ont eu aucune audience à l'étranger, étant écrits en roumain. Ils sont inédits en France.

Nous les publions dans la version française de notre amie Hélène Guillermond, que nous remercions publiquement.

Alexandre Talex.

I. — ENTRE TIMISHOARA ET LUPENI

L'écrivain **Panaït Istrati** a offert à «LUPTA» (La Lutte) les notes de ses recherches dans la région de Lupeni où, il y a un mois, se sont produits des événements sanglants. «LUPTA» se place sur un point de vue de liberté et d'ordre qui la met à l'abri de toute accusation légère qu'insinuerait un engagement à l'anarchie et à la dissolution. Mais «LUPTA» croit, comme l'actuel gouvernement l'a cru, que le système d'interdire aux écrivains libres l'accès aux enquêtes ou la liberté de la presse, a causé jusqu'à présent au pays trop d'injustices à le maintenir.

Laissant donc à Panaït Istrati l'entière liberté et la pleine responsabilité de ses recherches, de ses impressions et de ses opinions, nous publierons ses remarques sur les événements de Lupeni.

Nous le faisons d'autant plus qu'on lui a accordé une totale liberté de faire ses investigations et que, depuis quelques temps l'expérience de la vie et de la responsabilité de l'écrivain lui ont fait abandonner le point de vue étroit de parti, pour adopter la seule attitude qui sied bien aux esprits libres : l'objectivité.

On le verra encore mieux lorsque Panaït Istrati publiera, sous peu, son enquête en Russie Soviétique. (**note de la rédaction du journal**).

«Venant dans le pays pour quelques semaines, je n'envisageais pas de m'immiscer dans le chaos obscur du journalisme. Je savais, aussi, qu'à Lupeni avait eu lieu, récemment, un assassinat en masse que certains gens sérieux nomment sereinement «un malheur». Et, comme la terre entière est riche aujourd'hui de tels «malheurs», je voulais garder le résultat de mes recherches afin de les confier à l'édition française qui me l'a demandé (N.R. : il s'agit de Rieder). Mais voilà qu'à présent les choses se présentent différemment de tous points de vue. Le tribunal de Timishoara n'a pas jugé uniquement les communistes mais aussi les droits reconnus par les lois des citoyens de ce pays. Et à Lupeni a eu lieu autre chose, tout autre chose qu'un «malheur». Et par comble de tous les malheurs, entre Timishoara et Lupeni se joue le destin d'un parti qui gouverne aujourd'hui pour la première fois et dont les hommes d'Etat ne peuvent être en aucune manière confondus avec les maudits maîtres de naguère du pauvre pays roumain (N.R. : le Parti Libéral).

Je n'exagère pas lorsque je prétends qu'entre Timishoara et Lupeni se joue le destin du gouvernement national-paysan. La soif de la liberté dans la foule est plus puissante encore que celle du besoin de pain. L'immense Russie, bloquée durant cinq ans, a pu perdre six millions d'âmes, victimes de la famine, sans broncher. C'était au temps où les bolcheviques, le ventre creux et les mains vides, étaient victorieux sur tous les fronts : Koltach, Judenici, les Tchecoslovaques, Wrangel. Mais cinq ans après, c'est-à-dire lorsqu'on a commencé à étrangler même les libertés qui existaient en pleine terreur Tchékiste, les même bolcheviques tombaient comme des mouches, mouraient en pleine paix, victimes de leur propre tyrannie, bien que dans toutes les gares de l'Ukraine, les paysannes vendaient à 65 kopecks une poule rôtie.

Indéniablement, presque partout, les gouvernements bourgeois, menacés dans leur existence de classe, ont intronisé la force de l'état de siège, grâce à un événement : il était question, alors, de cette bizarre propagande communiste qui croyait que les révolutions se font en criant trois fois **hourra** ! Et elle croyait, de plus, cette propagande, qu'après une telle révolution, le socialisme aussi serait construit en criant trois fois **hourra** ! J'ai cru moi-aussi en de tels élans comme tant de héros mêlés à des bandits, à des fanatisés et à des gredins, dont l'histoire non écrite du bolchevisme est pleine.

Mais aujourd'hui, les masses trompées et ensanglantées par toutes les démagogies, ne croient plus que dans la force de leurs propres bras, en la lutte apolitique mais impitoyable avec la cupidité capitaliste. Si cette vérité ne saute pas encore aux yeux de tous, elle deviendra évidente le jour où, épuisée jusqu'à la moëlle, elle pourra envoyer un liard à ses intéressés idéalistes qu'elle entretient aujourd'hui dans toute l'Internationale.

Alors, le communisme débraillé ira prendre place à côté de la pratique et prudente sociale-démocratie, dans la galerie des batailles perdues par le monde ouvrier.

Mais, alors, également, restera debout et reste même dès maintenant, plus saine et plus menaçante que jamais, la souffrance de ceux qui n'ont droit ni au soleil, ni à la liberté, ni au pain noir de tous les jours. Et face à cette souffrance, la bourgeoisie **aura à choisir** entre la justice et le grand feu, feu jailli de la terre comme la terrible sonde de «Moréni», feu jaillissant des cœurs révoltés et non d'un bolchevisme stipendié.

Voici face à quel problème se trouve aujourd'hui le gouvernement de Monsieur Maniu et, particulièrement Monsieur Maniu lui-même, duquel tant de gens me parlent avec une inquiétante espérance.

On ne peut en une seule année, ni en dix, faire couler le beurre et le miel sur des plaines brûlées par les sauterelles nationales durant un demi-siècle. Mais on peut établir les lois fondamentales du pays ; on peut permettre à l'homme aux bras nus de se protéger contre le fauve qui a enfoncé ses crocs dans sa gorge ; on peut, par dessus tout, ne pas mettre à la portée de ce fauve tout l'appareil terroriste du Pouvoir ainsi qu'on l'a fait jusqu'à présent, lors-

que le fauve et le Pouvoir se rencontraient dans la même hideuse personne.

Ceci est la seule raison d'être du gouvernement national-paysan. Pour remplir cette mission, pour s'affirmer, il a aujourd'hui une occasion unique : la confiance du pays et la stupéfaction des vaincus à terre, comme on ne l'a encore jamais vu. Mais ni l'une ni l'autre ne sont éternelles. Et malheur au pays le jour où il jettera le bébé en même temps que l'eau de la baignoire (N.R. le bon et le mauvais), et lorsque le fouet lacérera de nouveau ses reins. Alors, mille «Alba Iulia» seront vaines car «le chat échaudé ne se laisse échaudé qu'une fois».

Ce n'est pas mon rôle de donner des conseils pour une manière intelligente de gouverner à une bourgeoisie quelqu'elle soit. Mais la vie m'oblige aujourd'hui, à apporter l'eau au moulin de quiconque est prêt à moudre de la farine pour tout le monde.

Je le fais par élan absolument désintéressé, mû par un sentiment de devoir critique. Depuis trois semaines, je cours jour et nuit entre Timishoara et Lupeni. J'ai vu, j'ai taté des choses douloureuses et tristes.

Qu'il me soit permis de les dire sans détours, dans l'espoir que leur contenu contribuera, peut-être, à ouvrir les yeux des hommes qui tiennent aujourd'hui le gouvernail du pays et, par cela, apaiser tant soit peu la souffrance de cette multitude dont je descends.

(«LUPTA», n° 2359, mardi 24 septembre 1929)

Panaît Istrati.

II. — ON BAT ENCORE AUJOURD'HUI

LORSQUE J'AI RENCONTRE les prisonniers communistes de Timishoara, leur premier cri fut : **«Jamais on n'a battu plus sauvagement que maintenant, sous le gouvernement national-paysan».**

Il m'était au-dessus de mes forces de le croire, j'ai cherché à parler à d'autres militants, non communistes, et tous m'ont déclaré : **«Oui, on bat encore plus que du temps de la calamité libérale».**

Un malheureux, le visage sillonné de rides avant l'âge, portant les stigmates de la faim et des souffrances physiques longuement endurées, me racontait la scène d'une raclée au poste de la gendarmerie :

«— On nous prenait à tour de rôle et nous battait jusqu'à l'évanouissement. Nos poitrines étaient tuméfiées, nos membres brisés par des coups de crosses. Après un verre de vin pour se refroidir, ils revenaient et la volée recommençait. Ils nous poursuivaient à travers la pièce de la prison, nous acculaient dans un coin et, là, laissaient pleuvoir des coups de crosse jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Durant ce temps, les autres camarades étaient tenus en respect, le canon du fusil sur la poitrine. Ils nous disaient que, cette fois-ci, nous n'en réchapperions pas. Et nous en étions convaincus nous aussi».

— Et comment vous en êtes-vous tirés ?

«— Après un jour et une nuit de tortures, un officier est venu nous voir. Nous étions presque morts. Alors, je me suis levé comme j'ai pu et j'ai crié : «Monsieur l'officier, donnez l'ordre qu'on nous fusille pour que ça finisse», c'est ainsi que nous avons été sauvés».

Au procès, à tour de rôle, ainsi qu'on l'avait déjà fait lors de l'instruction, les battus racontaient leur souffrance. Le tribunal restait impassible. Et son indifférence était pour moi une triste confirmation des faits. La plus triste de toutes fut l'apparition à la barre d'un certain Wolf. Un pauvre bougre, chétif, arrêté depuis peu, retenu depuis six jours à la «Sûreté» et battu à plate couture jour et nuit. Son visage, ses yeux étaient couverts de plaies de bleu. La grève de la faim qu'il faisait pour être libéré par la police, avait éteint son regard et son âme. Le tribunal demeurait toujours insensible même devant ce spectacle ; mais, supposons que le tribunal n'ait pas la parole devant un tel témoignage. Supposons aussi que Monsieur le Ministre de l'Intérieur n'ait pas la parole non plus, lui qui m'a confirmé : **«Oui, on bat, parce que telles sont les coutumes de notre police».**

Mais, j'aimerais bien savoir si Monsieur le Président du Conseil des Ministres, lui non plus, n'a pas la parole. Il est tenu de le dire au pays.

Témoin et, parfois, moi-même victime, depuis un quart de siècle des atrocités de la «Sigouranza» (Sûreté) et de la Gendarmerie avec lesquelles une clique gouvernementale a «doté» cette terre fertile mais opprimée, j'aimerais savoir si, en effet, «quelque chose a changé» sur l'immense propriété de la «famille de la Florica», ou «de Radesti» (N.R. Les «résidences» du «clan» Bratiano, le chef du parti national-libéral, forteresses de la réaction roumaine), comme la nommait Const. Mille, de Mihaesti, comme l'on dit aujourd'hui.

Je sais et je crois qu'il est difficile pour un gouvernement bourgeois d'empoigner les membres principaux d'un autre ancien et futur gouvernement bourgeois et de les sortir des fructueuses entreprises dans lesquelles ils se sont fourrés, exactement comme un certain populaire insecte uniquement spécifique du corps humain. Une telle opération flairerait le bolchevisme. Et revenu depuis peu de Russie, j'admets moi-aussi, que le bolchevisme ne mène à rien ... lorsque vous puisez dans la poche d'autrui pour remplir la vôtre, ou bien, lorsqu'on fait pire, en supprimant une tyrannie pour en instituer une autre.

Mais le gouvernement de la légalité ne peut-il pas rétablir la pauvre légalité ? Ne peut-il même pas destituer le policier ou le gendarme qui tue les gens à force de les battre ? Alors, je pose la question : le pouvoir c'est quoi ? Qu'est-il surtout lorsque vous l'avez obtenu justement parce que vous avez dit que vous vous en serviriez pour faire ce que d'autres n'ont pas fait ?

Monsieur Vaïda (N.R. Vaïda Al. Voevod, Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement national-paysan, au temps de la répression de la grande grève des mineurs) m'a lu la lettre d'un paysan qui lui raconte comment il a été accosté par l'adjudant-chef du village accompagné de deux autres gendarmes, comment il a été jeté à terre, sans autre forme de procès, extorqué de tout l'argent qu'il avait sur lui et battu au point que le pauvre homme est resté infirme après deux ou trois mois d'hôpital.

Eh bien, cet adjudant n'a même pas pu être suspendu, mais seulement «mis en congé». car, dit-on, les lois avec lesquelles les bandits du pays ont entouré l'institution de la gendarmerie, destinée à les protéger, ne permettent pas une destitution immédiate, une arrestation ou d'intenter un procès à un gendarme.

A Lupeni, un horrible bandit nommé Maïcan, adjudant de gendarmerie, lui aussi, a épouventé les mineurs par ses tortures, jusqu'à ce que ... jusqu'à ce que, quoi ? Qu'on le destitue ? Qu'on le mette en prison ? Pas du tout ! Simplement, jusqu'à ce qu'il soit ... muté à Petrosani, où il continue.

A Deva, une personnalité supérieure, de beaucoup à un adjoint de gendarmerie, extermine le monde des humbles, puis leur prend l'argent si non directement, indirectement et de connivence avec d'autres autorités supérieures de la malheureuse région. Et, un certain avocat, échoué dans ces parages, fricote à l'abri de ces autorités dignes de «Jilava», comme seulement sous un pachalik libéral pourrait se faire.

Tout ceci ne se réfère qu'aux sévices et seulement entre Timishoara et Lupeni. Que doit-il se passer dans le reste du pays ? Facile à s'imaginer.

Et alors ?

J'interroge, car je suis décidé à combattre le bolchevisme démagogue et parce que l'Etranger qui veut nous soutenir pour nous élever, n'est pas fasciste lui non plus.

(«LUPTA», n° 2360, mercredi 25 septembre 1929)

Panaït Istrati.

III. — LA GUERRE ENTRE LA BOURGEOISIE ET LES COMMUNISTES

AVANT DE DIRE ma pensée sur l'affaire du mort transporté de Campina à Timishoara, — acte qui a déclenché ce que nous savons —, j'aimerais dire ce que je pense, en général, de la guerre ouverte entre la bourgeoisie et les communistes.

Car il s'agit bien d'une guerre. Les communistes l'ont déclarée à la bourgeoisie en jetant à la ferraille les méthodes pacifistes, légales de la sociale-démocratie. Je ne discute pas ici si ils ont fait bien ou mal. Non plus la qualité de l'humanité née en Russie, après l'application de la nouvelle méthode. Le fait est : la guerre.

Elle a été déclarée, affichée, mise, même, en pratique, parfois par surprise, par des attaques envers le pouvoir. Cela étant, il n'y a pas de doute que la bourgeoisie avait le droit de défendre son existence. Et, elle l'a fait, se mettant sur le terrain très commode de l'illégalité, à laquelle a eu recours son ennemi mortel et a même outrepassé son droit à la défense, en attachant la casserole du communisme à la queue de tous ceux qui le gênaient, enfermant, torturant, tuant des gens comme Mateotti qui n'était pas communiste.

Mais, les communistes n'usent nulle part rien que de l'illégalité, dans leur lutte pour le pouvoir. Dans d'autres pays, non fascistes, surtout, ils s'agitent en marge de la loi. Et, alors, de deux choses l'une : ou les lois sont pour tout le monde et alors on permet aussi aux communistes d'en profiter, ou elles ne sont pas pour tout le monde et alors il faut le dire fermement, extirpant toute trace d'agitation légale : journal, réunion, organisation économique ou politique comme l'a fait Mussolini. Ce n'est pas ainsi qu'a fait Monsieur Maniu, en venant au pouvoir (N.R. Juliu Maniu, le chef du parti national-paysan, Président du Conseil des Ministres). Il me semble qu'il s'est déclaré : «un gouvernement de la légalité».

Si cela est, j'interroge : est-ce légal d'enterrer un mort ? Est-ce légal d'amener ce mort de Janca et de l'enterrer à Faurei ? Et de l'accompagner jusqu'à la tombe, de chapeaux, tambours et foule pacifique, non armée, est-ce légal ?

Dame, c'est tout ce qu'ont voulu faire aussi les imbéciles de communistes de Timishoara. Rien de plus. Ils ne s'étaient même pas préparés à donner l'assaut au gouvernement lors de l'enterrement de Fonaghi. Cela a été prouvé non par la défense, mais par l'accusation. L'accusation, après avoir remué ciel et terre est venue au procès avec un revolver rouillé d'où il manquait deux balles. Donne-t-on l'assaut au Pouvoir avec un tel armement ?

J'avoue qu'il me répugne même de ridiculiser la stupide provocation de Timishoara. S'il ne s'agissait pas de la vie d'une foule misérable, avec des femmes et enfants, qui a été rouée de coups, là, sur place ; s'il ne s'agissait pas d'un précédent qui permettra, demain, aux libéraux (N.R. le parti national-libéral, l'autre parti de gouvernement de la bourgeoisie roumaine, renommé par sa politique répressive et spoliatrice) de supprimer tous les droits civiques, d'arrêter et d'assassiner au commissariat quiconque sera vu sortant avec un chat mort, — je ne donnerais pas la peine de prendre les choses au tragique.

Je les prends, pourtant, et je les mettrai également sous les yeux de la bourgeoisie occidentale car, chez nous, il n'en font que par trop à leur tête les gouvernements. Ils se moquent par trop des lois du pays et de l'existence de ses habitants et sont par trop décidés à faire tout ce qui est en leur pouvoir afin de créer un terrain fertile au bolchevisme.

J'ai assisté à pas mal d'infamies dans ma vie. Mais, même avant d'arriver à l'infamie de Lupeni, je peux dire que celle de Timishoara aussi n'a échappée que par miracle à ce qu'elle ne se transforme en bain de sang.

Il suffit de regarder l'état dans lequel se trouve aujourd'hui le «Foyer ouvrier», de Timishoara, pour se rendre compte et s'épouvanter des temps que nous vivons. Ce n'est pas le bolchevisme des communistes, incapable et déjà vicié qui est à craindre, mais celui des gouvernements qui sortent toute une armée avec fusils, mitrailleuses, génie et même des canons pour disperser une foule de laquelle — dans le cas le plus arbitraire —, trois tuyaux d'arrosage seraient venus à bout, bien que cela non plus ne soit inscrit dans aucune loi.

Des procureurs généraux irréfléchis, des préfets inexpérimentés, donquichottesques et ivrognes ; des officiers gâteux ; gendarmerie brutale et police composée de bandits, soldatesque effarée et prête à tirer sur l'homme, dans la lune ou dans l'eau, voilà ce que nous appelons autorités, voilà ce que nous mettons au travers, même d'un simple enterrement.

Puis, basés sur les conclusions sorties de telles mains, nous décrétons la suppression de certaines organisations économiques qui n'ont que le tort d'être dirigées par des démagogues, nous faisons des procès ridicules et nous condamnons.

Nous faisons, de plus, quelque chose que les libéraux n'ont pas encore fait.

En plein procès, à Timishoara, nous envoyons un sous-secrétaire d'Etat, décorer cinq parmi les policiers qui se sont «distingués» dans la prise d'assaut d'un enterrement. Textuellement !

On n'a même pas attendu que la justice se prononce, qu'on voit si par hasard les travailleurs ne sont innocents et les policiers bons à être destitués. Non ! Le gouvernement sait d'avance qui est bon pour la géôle et qui pour être décoré.

Et non seulement pour être décoré, mais aussi dédommagé pour sa peine, au compte du trésor de l'Etat, car, ce sous-secrétaire d'Etat, en épinglant le «**Service dévoué**» et «**Bra-
voure et dévouement**» (N.R. médailles accordées par le gouvernement, dans le cadre de son «appareil administratif»), sur les poitrines des policiers, leur dit qu'il leur apportait aussi quelques sous pour au moins s'offrir une cuite.

Cette scène a eu lieu le 2 septembre. Le sait-il, Monsieur le Président du Conseil des Ministres ?

(«LUPTA», n° 2361, jeudi 27 septembre 1929)

Panaït Istrati.

IV. — CE QUE J'AI VU A LUPENI

AFIN DE MIEUX me documenter sur ce qui s'était passé à Lupeni, je suis allé chez Monsieur le Ministre Intérimaire de la Justice et je l'ai prié de me permettre de contacter les 45 incarcérés de Deva. Il m'a promis de donner l'ordre pour que cela soit accordé.

Il ne l'a pas fait.

Ce fut une parole en vain. Arrivant à Deva, je me suis immédiatement présenté à la Préfecture. J'ai été reçu par Monsieur l'Inspecteur Administratif Cimponeru, qui remplace Monsieur le Préfet Rozvany. Monsieur Cimponeru a téléphoné devant moi au Parquet et j'ai entendu la réponse du Procureur général : aucune instruction n'a été reçue, relative à mon souhait, de la part du Ministre de la Justice.

Une question : je savais, moi aussi, comme tout le monde, que ce Monsieur Procureur général, qui a présidé le massacre de Lupeni, devait être suspendu. Pourquoi, alors, remplit-il ses fonctions au Parquet de Deva ? Qu'il remplisse ses fonctions, il n'y a plus de doute et non seulement parce que je l'ai surpris au bout du fil téléphonique qui relie le Parquet à la Préfecture, mais parce qu'il a demandé et obtenu l'arrestation du témoin Intea Eugène, quelques jours environ, après le massacre et à la suite des déclarations faites par Intea, lors de l'instruction, sur ce qu'il avait vu lui-même, le matin dit «fatal».

Comment s'explique cette infamie ?

Ne pouvant, à Deva, prendre contact avec les détenus, je suis parti le lendemain pour Lupeni. Dans le wagon, comme je discutais avec mes accompagnateurs sur le «malheur» du 6 août, une dame, de condition moyenne, qui nous écoutait depuis un moment, intervint dans la conversation et, étant de Lupeni, nous donna une information caractéristique de la mentalité de la petite bourgeoisie : «**Les mineurs sont des ivrognes et leurs femmes portent des bas de soie !**».

Il est à noter que notre dame n'avait aucune accointance avec les autorités ou avec la Société minière qui porte la responsabilité du massacre, de sorte que je ne voyais chez elle aucun intérêt personnel et direct qui le fusse à nous donner un tel témoignage. J'y voyais l'impitoyable inclémence de l'homme qui ne soupçonne pas combien de sang coagulé contient un bout de chabon, combien de minutes infernales comprend une vie de mineur. Je voyais le cynisme, l'ignorance, l'égoïsme, l'indifférence de celui dont la vie est facile, envers celui qui n'a droit qu'à une vie dure, de laquelle la boisson et les bas de soie doivent être exclus, de laquelle doivent être exclu le soleil, exclues la santé et même la certitude de pouvoir sortir de la mine, après y être entré pour détacher du charbon pour ceux nés avec le droit de détacher des coupons.

Je suis tombé au milieu des mineurs par surprise. Je n'y ai vu ni ivrognerie, ni bas de soie, mais uniquement de la poussière de charbon et la trouille dans l'âme.

Si vous croyez en Dieu, chère Madame du train, je vous souhaite de porter sur vos épaules, dans l'autre monde, tous les mineurs de Lupeni dont vous nous avez parlé avec tant d'inhumanité. Que votre âme soit alourdie par les 59 brûlés en 1917, des 82 brûlés en 1922, des 30 fusillés sous vos yeux et de tous les estropiés, toutes les veuves et tous les orphelins.

J'ai vu l'un des neuf rescapés de la catastrophe de 1922. Un homme jeune. Il n'avait plus d'oreilles et à la place du visage, une boursoufflure sillonnée de rides : un monstre. Et pourquoi un si terrible malheur ? Risque professionnel ? Fatalité ?

— «Non. Mais seulement parce que la Direction faisait des économies de tuyaux et d'aspirateurs de gaz».

Cela m'a paru inconcevable et j'ai voulu voir de mes propres yeux le rôle de ces tuyaux. J'ai pénétré au fond d'une galerie, à l'endroit le plus dangereux, là où se prépare un feu souterrain qui brûle, surchauffe, invisible.

Avant même d'y arriver, l'air devient suffocant. La galerie principale, intensément aérée sur tout son parcours de deux kilomètres environ, finit ici par un tombeau. Beaucoup de boue, de l'eau, de l'étaisage. Deux hommes luttent pour redresser un wagonnet chargé qui a déraillé, pendant que le cheval sommeille tristement à côté.

Au fond de la tombe, plus moyen de respirer bien que le ventilateur nous assourdisse. Ici, c'est l'enfer sur terre. Deux mineurs, le torse nu, maudits de naissance, frappent de leur pioche le filon de l'or noir.

Notre guide, le secrétaire du syndicat des mineurs, arrête le ventilateur afin de nous entendre et, immédiatement nous sentons planer sur nous l'esprit de la mort. L'insupportable chaleur nous oblige à nous dévêtir. Le cœur bat à se rompre, de même que nos tempes. On défaillit. Pendant ce temps, on nous explique l'importance des tuyaux gros comme un corps d'homme. Ils arrivent de loin, soutenus au plafond et se terminent par une bouche béante au-dessus de nos têtes où la mort fait son nid, où l'explosion est une affaire de minutes et où l'un des deux mineurs vit depuis trente ans.

L'explication est simple : tant que le tuyau aspire le gaz, le danger est écarté ; de sorte qu'on n'a qu'à ajouter tuyau après tuyau au fur et à mesure que la mine progresse.

— Bon ! Et alors ? Demandai-je, étonné.

«Alors, intervint la Direction, ce qui fait qu'on a plus de tuyaux à ajouter. La mine s'approfondit. La bouche aspirante reste en arrière. Les hommes courent d'une mine à l'autre et se **prêtent** les uns aux autres un bout de tuyau pour vider un peu de leur tombe de l'esprit de la mort. Mais ce jeu ne peut durer à l'infini. Et comme la vie d'un homme est meilleur marché que la peau d'un bœuf (3800 lei — **trois mille huit cents** ont été donnés aux veuves des tués du 6 août), il arrive un moment où l'économie de tuyaux provoque le «malheur», la «fatale» explosion.

Bien que j'étouffe, je demande au mineur qui peine ici depuis trente ans :

— Combien gagnez-vous ?

— «Deux cents lei par jour, c'est-à-dire 145, plus le supplément de 40 % accordé aux travaux pénibles ... Mais, nous n'en faisons que 20 à 25 jours par mois, environ».

— Vous buvez du vin ?

— «Bien sûr que non, car j'ai un lourd ménage !».

— Votre femme, porte-t-elle des bas de soie ?

(«LUPTA», n° 2362, vendredi 27 septembre 1929)

Panaït Istrati.

V. — CE QUE CACHENT LUPENI ET LA VALLEE DU JIU

IL EST IMPOSSIBLE de raconter en quelques articles de journal tout ce que cachent Lupeni et la Vallée du Jiu. Je n'ai pu, moi-même, qu'attraper au vol quelques bribes de plaintes. Je n'ai eu ni le temps, ni les moyens d'investigation nécessaires à une telle entreprise. Je l'aurais fait, mais au cours de deux jours que j'ai passé, Lupeni s'était soulevé. Et Monsieur le Commandant-chef de bataillon, qui commandait l'état de siège, m'appela à l'ordre. Heureusement, au moment même où il me lançait : «**Mon vieux, pendant que, moi, je suis là à m'épuiser, vous, vous venez troubler la paix**», quelqu'un de la Sûreté est venu nous faire savoir qu'il avait l'ordre de se tenir à notre disposition. Sans quoi, j'avais l'impression que Monsieur le Commandant qui «s'épuisait» dans une belle ville, en festoyant, allait me mettre entre deux baïonnettes en dépit de l'importance du «papier», signé par Monsieur Vaïda Voevod, que je lui avais mis sous le nez. Comme je lui disais que j'étais venu faire une enquête avec l'**autorisation du gouvernement** et en compagnie du Professeur Romulus Cioflec, qui était présent :

— «Quelle enquête, Monsieur ? Quand l'enquête est venue ici, je l'ai bien vue, moi aussi, **car elle a résidé chez moi** et faisant retentir les téléphones».

— «Permettez-moi, Monsieur le Commandant, de ne pas avoir confiance dans l'enquête **qui a résidé chez vous** et faisait retentir les téléphones. Cette enquête n'a-t-elle parlé qu'aux autorités ?

— «Mais, à qui auriez-vous voulu qu'elle parle ?».

Avez-vous entendu cette mentalité d'officier supérieur ? Une enquête vient de la part du gouvernement et l'intelligence supême du pays trouve qu'il est normal, naturel, honnête, documentaire que les enquêteurs ne s'adressent justement qu'à ceux qui auraient dû être coffrés.

Je n'y comprends plus rien. Quelque chose a-t-il changé dans ce pays ou allons-nous vers la perte, plus vite que jamais ? J'ai la meilleure volonté de soutenir par ma plume, à l'étranger, un gouvernement qui est décidé à instaurer la légalité et de permettre aux travailleurs de mener leur lutte quotidienne envers les sbires et les vampires qui les tuent. Mais pour l'amour de Dieu, qu'on me donne des arguments, des faits, des réalités, non des paroles, non des circulaires, non des intentions.

Je ne sais qui est ce Monsieur l'Inspecteur Joan Pop qui mène l'enquête. Mais je sais par la bouche de toute une population, que celui-ci ne la pas écoutée, ni même les chefs des mineurs, de braves gens pondérés avec lesquels j'ai parlés. Et Monsieur le Commandant me le confirme avec une véritable inconscience cynique. Monsieur Cimponeru, de Deva, nous a dit, lui aussi, que Monsieur Joan Pop était invisible, car il a dû accourir au chevet d'un fils opéré. Je n'ai rien contre un père inquiet, mais nous devons rester sceptiques envers l'enquêteur qui n'a rien enquêté, comme il ressort des déclarations de Monsieur le Commandant de Lupeni, de de celles de Monsieur le remplaçant du Préfet de Deva et de celles des mineurs.

Je fais appel, ici, à toutes les consciences dignes du respect de notre pays et les prie de se lever pour prendre en main l'épouvantable sort des mineurs de la Vallée du Jiu. Qu'on enlève de mon cœur la pierre qu'il faudra que j'emporte avec moi à ceux qui m'ont chargé de dire ce qui se passe chez nous, où on a besoin de paix, de rétablissement des lois, d'humanité et de justice envers ceux qui ont le droit de se soulever et de mettre le feu au pays.

A Lupeni, ce ne fut pas l'apaisement d'une révolte, mais une chasse à l'homme. Les autorités ont bu jusqu'au matin et ont donné à boire aux soldats aussi. Un préfet, ivre, a tiré le premier dès le signal du clairon. Les mineurs ont été cernés et fusillés sans qu'on leur ait laissé la possibilité de s'enfuir, mais lorsqu'ils réussirent à le faire, les garde-frontières les ont poursuivis, ivres de boisson et de sang.

Le seul endroit par où essayait d'échapper la plupart d'entre eux, un fameux canal longeant l'usine qui était gardé par l'adjudant criminel Maïcan qui, muni des fusils, guettait ceux qui se jetaient à l'eau, les frappant avec un essieu et donnait l'ordre qu'on les extermine. C'est là que fut écrasé par la crosse de l'arme et dilacéré le plus grand nombre des mineurs.

Dans ce canal, le lendemain du massacre, les chiens venaient lécher le sang, les cervelles et les tripes. J'ai vu des vêtements des morts dans un état tout à fait convaincant. Chacun vous raconte comment fut poursuivi l'un de leurs époux, père ou frère, où il fut rejoint, tué ou estropié. Tous me disent la même chose.

A l'hôpital, neuf mineurs horriblement mutilés, agonisent encore, cinq semaines après. Parmi ces neuf, sept sont fusillés dans le dos. La proportion est la même pour les morts, les trois-quart d'entre eux ont été frappés de dos. Celui qui tombait avait ensuite la tête fracassée par l'arme, la poitrine transpercée, le ventre lacéré.

Ceci explique le fait que les autorités n'ont pas permis aux familles de prendre leur mort, le laver, l'habiller et le conduire à sa tombe sur quatre épaules de mineurs, ainsi qu'on leur avait proposé. Dès le lendemain, les cadavres furent couverts d'un lambeau de chemise, entassés dans les bennes de ramassage d'ordures de la ville et enterrés.

Tous ces témoignages et d'autres encore, qui n'ont pas place ici, se trouvent sur les lèvres d'une population toute entière.

Il existe deux témoins qui ont vu le Préfet, ivre, prenant l'arme de la main d'un garde et tirant le premier. Ils sont prêts à le soutenir face aux juges. Cette accusation n'est pas inventée à présent, un mois et demi après, elle a été formulée dès le lendemain.

La preuve ? Le Préfet la mentionne lui-même, protestant dans son rapport au Ministre, rapport signé de sa propre main et dont j'ai eu connaissance par Monsieur Vaida.

Mais ce rapport, qui est adressé à la presse, est dans sa totalité un terrible réquisitoire contre son propre auteur. Il en ressort l'accablante responsabilité de ce Préfet depuis la fomentation du drame, jusqu'à sa consommation.

Je le décortiquerai dans l'article suivant.

(«LUPTA», n° 2363, samedi 28 septembre 1929)

Panaït Istrati.

VI. — LA RAPPORT DU PREFET ROZVANY

LE PREFET ROZVANY déclare dans sa plaidoierie, adressée à la Presse, et dans une langue roumaine écorchée, la décision qu'il a prise, au printemps dernier, de briser les organisations ouvrières professionnelles et de créer des syndicats nationaux-paysans. Il dit pour quoi :

«Les communistes, voyant que la classe ouvrière de la Vallée du Jiu, dans sa grande majorité, avait rejeté les organisations des sociaux-démocrates et qu'elle restait encore indécise quant aux choix des nouvelles organisations où elle puisse s'intégrer, ont démarré peu de

temps — en février déjà —, nous avons pu observer, rien que dans la commune Vulcan, que plus de 1200 travailleurs s'étaient déjà inscrits dans les syndicats unitaires, qu'ils poussent l'agitation communiste de telle manière que même les enfants d'écoles s'organisent déjà en petites bandes communistes. La classe ouvrière, dégoûtée par la pitoyable manière de diriger des sociaux-démocrates, se jette, faute d'autres cadres professionnels ouvriers, dans les bras encore plus néfastes des communistes».

Monsieur Rozvany conclut : «Cela constituait un danger !».

Pourquoi cela était-il un danger ? Parce qu'il s'agissait des communistes ? Mais le communisme, tant qu'il reste dans la légalité, a droit à l'existence tout comme le parti de Monsieur Rozvany. Et lorsqu'il veut n'en faire qu'à sa tête et sort de la légalité, l'Etat a suffisamment de moyens de le tenir au respect.

Je pose la question : les communistes, sortaient-ils de la légalité lorsqu'ils organisèrent des syndicats unitaires dans la Vallée du Jiu ? Ou est-ce plutôt parce que Monsieur le Préfet n'aimait pas les organisations qui luttent sérieusement contre le capitalisme criminel ? Alors, sachons une fois pour toutes : est-il, oui ou non, permis à la classe ouvrière du pays roumain de lutter contre le patronat pour la défense de ses intérêts ? Nous aimerions avoir une réponse précise à cette question.

Plus loin, dans la même langue écorchée : «lors d'une délibération convoquée, ad-hoc, à laquelle prirent part plus de 20 chefs intellectuels au département, parmi lesquels deux anciens ministres, à l'insistance des délégués ouvriers venus de tous les centres de la Vallée du Jiu, à l'exception de Lupeni, on a émis l'idée, tout dans l'intérêt du pays, du parti national-paysan, de l'ordre et de la paix, mais surtout dans le propre intérêt de la classe ouvrière, qu'il faudra appuyer la création d'une organisation syndicale ouvrière, dans le cadre du parti national-paysan».

Voilà ce qui ne peut plus être contesté. Et alors ...

«Alors, un fonctionnaire supérieur demande que me soit présenté Monsieur Théodor Marinescu, le secrétaire des travailleurs mineurs de Lupeni, groupés dans le syndicat social-démocrate, qui avait exprimé son désir de seconder, lui aussi, le mouvement ouvrier et sa nouvelle organisation préconisée par nous. J'ai reçu Monsieur Munteanu. Je l'avais déjà reçu à plusieurs reprises au sujet de diverses questions ouvrières. Mais, je ne le connaissais que de loin. Du moment qu'il s'agit d'un homme à vivre intelligemment, du moment que sa qualité de secrétaire du parti social-démocrate m'apportait de bons points d'appui, il fallait bien que je lui accorde, aussi, une certaine confiance».

Des commentaires, sont-ils encore nécessaires ? Avez-vous déjà entendu parler d'un préfet et d'un secrétaire du parti social-démocrate, si épris l'un de l'autre **«surtout dans le propre intérêt de la classe ouvrière»** ?

Mais l'affection va encore plus loin : «Pendant ce temps, Monsieur Munteanu — sans doute, justement dans le dessein de préparer le terrain de la nouvelle organisation ouvrière —, a sollicité et obtenu du gouvernement l'ordonnance et la poursuite d'une enquête générale dans la Vallée du Jiu, sur la misérable situation de la classe ouvrière de l'endroit, et sur toutes ses causes».

Voilà jusqu'où l'affection a été parfaite. Jusqu'au moment où fut décidé de jeter la poudre d'une enquête, aux yeux d'une classe ouvrière qui depuis bien longtemps se trouvait la proie de la plus effroyable misère. Un préfet stupide s'imagine qu'un ex-adventiste, un ex et actuel agent de la Sûreté, un aventurier avide de fonds secrets et de lourdes cotisations qui lui rapportaient 11.000 lei par mois, puisse amener «l'ordre et la paix» dans la Vallée du Jiu. Cet ordre et cette paix à l'abri desquels les actionnaires des mines et Monsieur le Préfet puissent dormir tranquilles. Monsieur Rozvany nous le dit lui-même : «Ceci étant, nous pouvons, tous, être convaincus que la classe ouvrière de la Vallée du Jiu attendra, avec calme, le résultat de l'enquête».

C'était la conviction de Monsieur le Préfet, de Munteanu et des actionnaires qui pouvaient attendre.

Le réveil fut un vrai coup de massue. «Je suis resté stupéfié lorsque, le 5 du mois courant, vers 4 heures du matin, j'ai été réveillé par les messagers de Messieurs les maires de Lupeni et de Vulcan, avec la nouvelle que les travailleurs, obéissant aux instigations d'on ne sait qui, ont déclaré de la manière la plus surprenante, la grève et que, Monsieur Munteanu a perdu complètement les freins de la direction, — bien que l'enquête qu'il menait personnellement l'autorisait à attendre des ouvriers une plus large confiance».

Précieux témoignage, venant de ce gardien de «l'ordre», cher aux assassins. Il doit être retenu et éternellement regardé en face par les masses qui se fient à tous les aventuriers.

Plus loin, les déclarations de Monsieur le Préfet de Hunedoara n'ont plus aucune valeur, car, Monsieur Rozvany ment sciemment dans le récit qu'il fait de l'occupation de l'usine et de la manière dont a lieu le massacre. Il défend sa peau, ce qui est légitime. La vérité sur cette occupation, sur la cause qui lui a donné naissance, de même qu'au massacre, je la dirai demain, telle que la racontent des centaines de mineurs.

Je cite, néanmoins, le passage final dans lequel Monsieur le Préfet reconnaît l'accusation qui lui fut faite d'avoir tiré : «Aux accusations que moi-même j'aurais levé mon arme et tiré sur les ouvriers, — je tiens pour ma dignité à leur répondre par cette voie —, mais la justice saura punir les calomnieurs. J'attends, le cœur meurtri par l'ampleur du désastre, mais avec la conscience parfaitement tranquille».

Conscience de Préfet.

(«LUPTA», n° 2364, dimanche 29 septembre 1929)

Panaït Istrati.

VII. — LES EXPLOITEURS DES MINEURS

ON A MONTRE, dans les colonnes de ce journal, qui sont les véritables coupables du massacre du 6 août : **les exploités des mineurs**. Un collaborateur de «LUPTA» a prouvé, chiffres en mains, d'après les bulletins, même, de paie des ouvriers, que le mineur de Lupeni est un homme exploité à vie, étant criblé de dettes envers l'enfer qui finira un jour par l'éliminer.

J'avoue, bien que connaisseur de la cruauté libérale dans tous les domaines, que ce témoignage du collaborateur de «LUPTA», **donné comme règle générale**, m'a paru difficile à croire. Aussi étendu que pouvait être le «pachalik» de la clique qui étrangle le pays en Roumanie un système d'exploitation qui pousse la perversité au-delà des limites permises dans seules les ténèbres de certaines colonies. De sorte que, dès mon arrivée à Lupeni, mon premier soin fut de contrôler les révélations parues dans «LUPTA».

Je n'ai pas eu à me casser la tête. Les mineurs, d'eux-mêmes, m'ont montré leurs bulletins de paie. Et, n'importe lequel proclame la même vérité : l'homme est endetté, vendu. Car, même lorsque cette fiche se solde, après un mois d'esclavage, avec un reste de paie, la somme encaissée, — le plus souvent ridicule : 200 - 300 lei —, quelquefois atteint 700 et très rarement 1000 lei.

Mais, ce jeu du reste à encaisser, n'a en fait aucune importance. Que le mineur ait ou non à recevoir encore quelque chose à la fin du mois, tout dépend non de la somme gagnée en un mois, mais des charges familiales du mineur et de l'importance des achats effectués au magasin de la Société minière. Ce qui est capital, **c'est la somme gagnée en un mois**.

Or, à cet égard, j'ai vu que le mineur qui se plie même au travail le plus infernal, ne peut dépasser 200 lei par jour et, en général, les gains varient entre 2300 et 3500 lei par mois. Et avec cette somme, le mineur et sa famille ne peut pas vivre à Lupeni.

La direction de la mine le sait. Et, généreuse, elle offre au mineur la possibilité de gagner plus. Comment ? Bien entendu, en lui demandant de briser ses os au-delà des limites des forces humaines. Ne pouvant pas faire autrement, sous la toute fraternelle protection de Monsieur le Préfet et de celle de son «aide de camp» Munteanu, le pauvre esclave s'attèle une bonne volonté dans l'espoir d'obtenir davantage.

C'est là qu'entrent en jeu les «primes» : **si vous faites plus que vous n'êtes obligé, vous toucherez tant par wagonnet**.

J'ai eu en main plusieurs fiches de paie. Elles sont plus éloquentes que la plus éloquente des plaidoeries en faveur des esclaves de Lupeni. Elles prouvent, même à l'homme de la plus mauvaise foi, que la manière utilisée par les libéraux (N.R. les sociétés minières se trouvaient dans les mains du parti national-libéral) pour s'enrichir, ne peut plus s'appeler **exploitation éhontée**, mais **VOL, BANDITISME** de grand chemin, **CRIME QUI DOIT ETRE A TOUT PRIX PUNI PAR LA JUSTICE**. Le gouvernement, si vraiment il veut faire quelque chose dans le pays, **doit sans faute prendre à la gorge les voleurs et les tueurs des mineurs, les punir pour les pillages commis et leur imposer des conditions de paiement au-dessous desquelles on ne puisse descendre**.

Voilà ce que disent, d'une voix fracassante, deux de ces fiches. Les deux sont celles du mineur Bauer Filip. Une de décembre 1928 et l'autre de janvier 1929, donc on ne peut prétendre qu'aujourd'hui les conditions de vie ont évolué en faveur des mineurs.

Et que voyons-nous ?

Nous voyons que pour le mois de décembre, **la prime commence à partir de 3,5 wagonnets, avec la somme de 46 lei. Que, pour 4 wagonnets, l'homme recevra 50 lei et si, crevant dans la mine, il réussit à sortir 4,5 wagonnets, il mettra la main sur 54 lei**.

Le malheureux Bauer Filip a crevé à la peine et a réussi. Et alors ? Eh bien, alors intervient la direction qui dit que même en crevant à la mine, l'homme ne doit pas être payé. **Elle refuse de respecter jusqu'à, même, cette convention sauvage, manque à sa parole donnée et spolie l'homme**.

Car, nous voyons qu'aussitôt, pour le mois de janvier, **le suprême effort du mineur se réduit au minimum**. Les 3,5 wagonnets, payés 46 lei, deviennent 4,5 wagonnets. Maintenant, pour gagner 54 lei, ce ne sont plus 4,5 mais 5,5 wagonnets que doit faire le pauvre Bauer Filip !

Et cela, **d'un mois à l'autre !**

Comment peut-on nommer cet acte ? Et quelle est la **seule** raison de gouverner des nationaux-paysans, sinon de briser ces nids de pillage libéraux ? S'il doit s'agir du fait que le gouvernement actuel tolère, lui aussi, ce qu'ont inauguré les libéraux, alors je crois que la punaise libérale suffit au pays et qu'il n'est plus besoin d'encore une consœur défailante après celle des «Averesciens» (N.R. parti du Général Averescu), dont les mines d'or de Brad, dans lesquelles j'ai pénétré, nous préparent, pour bientôt, d'autres Lupeni, d'autres massacres.

En plus de la flagrante tricherie de la réduction de la prime, au fur et à mesure que le mineur prouve sa capacité d'esclavage, ainsi que nous l'avons montré plus haut, la direction de la mine a encore un moyen de sucer le sang de l'esclave. C'est **l'annulation des wagonnets déclarés insuffisamment chargés ou contenant de la pierre**.

C'est un arbitraire d'une injustice toute aussi criante qu'un crime et tout aussi digne de prison.

Il est incontestable qu'au cours de leur long parcours, depuis le fond de la mine jusqu'au lieu de réception, il arrive que certains wagonnets voient se tasser leur contenu ou même en perdent une partie dans les secousses. Et si vous voulez pousser la complaisance envers les voleurs, jusqu'à admettre que cette diminution du contenu se produit par la faute du mineur ou du wagonnier, c'est quand même en faveur du malheureux esclave que devrait être ce qui reste encore dans le wagonnet contesté ; c'est-à-dire qu'on lui enlève un quart, un tiers ou la moitié qui manquent du wagonnet et qu'on lui règle le reste. C'est ce qu'il conviendrait de faire selon la sainte justice élémentaire.

Eh bien, non. Qu'il lui manque un quart, un tiers ou la moitié, **le wagonnet est entièrement annulé**. L'homme perd tout, non seulement ce qui lui est contesté. Et savez-vous combien de wagonnets sont annulés par mois, en moyenne ? La bagatelle de 3000 à 3500 wagonnets !

Voilà les procédés qui ont conduit à la révolte. La manière dont s'est produit l'étincelle, je vous la narrerai dans mon dernier article demain.

(«LUPTA», n° 2365, mardi 1er octobre 1929)

Panaït Istrati.

VIII. — LA CAUSE DES TRAVAILLEURS DE LA VALLEE DU JIU

J'AI ECRIT CES ARTICLES sans dire toute ma pensée et sans épuiser la matière. Je le fais à la hâte, plus comme un cri d'alarme vers les hommes du bien de chez nous, que comme une enquête qui puisse liquider l'affaire. La liquidation de Lupeni appartient au gouvernement et à la classe ouvrière. On peut, de plus, leur adjoindre, comme arbitres, des écrivains intègres, des hommes honnêtes, qui aient le temps et l'autorisation adéquate de faire le réquisitoire de tous les maux, abus et de fixer d'une manière incontestable, les responsabilités.

Néanmoins, du sac de ma documentation, que j'ai rempli à la hâte et utilisé ici au hasard, je cite encore un fait insignifiant en apparence, mais qui prouve l'immensité du domaine du bon vouloir de la Société minière de Lupeni et à quel point les travailleurs de la Vallée du Jiu sont dépourvus de défense.

Il s'agit de **la dîme du clergé**.

Je pose la question : a-t-on voté une loi quelconque qui impose aux citoyens de Roumanie une dîme de 2 % pour l'église ? Je me suis informé et on m'a répondu négativement.

Or, à Lupeni, une telle loi existe. D'après ce qu'on peut voir sur les feuilles de paie des mineurs, la rubrique **EGLISE** figure imprimée comme toutes les autres rubriques. On retient au travailleur 2 % de son salaire, sans lui demander si, par hasard, il n'avait pas autre chose de plus utile à acheter avec cet argent que de louer, malgré lui, une place à la droite du Père où l'enverront, un jour, la tête brisée et sur une benne à ordures, les fusils des actionnaires.

Que dire de la ridicule rubrique **MUSIQUE**, imprimée, elle aussi, sur les feuilles de paie. Si Heine a dit que les esclaves avaient besoin de musique pour pouvoir endurer leurs chaînes, les esclaves de Lupeni ont la musique des balles.

Et maintenant, venons à la provocation qui a conduit au massacre. Elle a eu lieu à la mine de Ileana.

Remplaçant son supérieur, parti en vacances, l'ingénieur Paulescu, de cette mine, décide de se mettre en quatre pour mériter de la part de la Direction, un plus rapide avancement. Et, comme il sait que rien ne fait plus plaisir à celle-ci qu'un vol commis au détriment des esclaves, le laquais Paulescu commet ce vol : **après avoir convenu avec les mineurs d'une certaine paie-prix, il piétine sa propre promesse en refusant purement et simplement de payer les sommes convenues.**

Aux protestations des travailleurs, il répond :

«Celui qui est content, bien ; celui qui ne l'est pas, qu'il parte !».

Et c'est ainsi que la poudre a pris feu. La suite, on la connaît.

C'est-à-dire, **on ne la connaît pas**. Car :

1) **On a dit que les mineurs ont tiré sur les soldats, ont jeté des barres de fer et d'autres objets, alors qu'à la vérité aucun soldat n'a été blessé.**

2) **On prétend qu'il y a eu un «malheur», alors qu'en réalité il y a eu chasse à l'homme, une poursuite et un massacre d'innocents.**

3) **45 hommes ont été arrêtés, parmi lesquels la majorité sont étrangers et non responsables du massacre commis, au lieu que soient arrêtés : LE PREFET RÓZVANY, LE PREMIER PROCUREUR, LE COMMANDANT DES GARDE-FRONTIERES, L'ADJUDANT-CHEF MAICAN ET L'INGENIEUR PAULESCU.**

Je termine en demandant aux honnêtes gens de ce pays, de prendre en main la cause des travailleurs de la Vallée du Jiu et spécialement celle des veuves des tués de Lupeni, qui sont menacées d'être expulsées de leurs habitations par la Société minière.

Le gouvernement actuel est obligé d'être sans pitié envers les responsables du massacre du 6 août. De plus, il est obligé de lever l'état de siège de Lupeni ou, plus exactement, de la Vallée du Jiu où règnent le gendarme et la «Sigouranza», et de rétablir les lois qui permettent à la classe ouvrière de s'organiser.

Aujourd'hui, où je ne peux plus être accusé de «bolchevisateur» et où je me vois écrasé par la responsabilité que j'ai prise de parler à l'étranger de la manière dont on comprend de nos jours, chez nous, **un gouvernement légal**, je m'octroie le droit, au nom des humiliés dont je suis issu, de demander au gouvernement de donner au pays et à l'étranger, la preuve de cette manière de gouverner, souhaitée par toute cette population de Roumanie qui geint sous la domination libérale, maîtresse même en opposition, du pouvoir d'assujettissement de la classe ouvrière.

On ne peut plus continuer avec des rafistolages et en aucun cas avec des suppressions sanglantes et des suppressions de droit d'organisation légale, ainsi qu'on l'a fait après Timis-hoara et Lupeni. Le parti national-paysan aura à choisir entre un gouvernement constitutionnel et une chute à laquelle difficilement il pourrait se relever.

Je profite de cette circonstance pour finir par un mot en la faveur et en l'honneur de mon vieil ami M. Gh. Bujor, détenu des libéraux et victime de son grand cœur.

Bujor n'a que la faute d'avoir consacré sa vie aux luttes pour l'affranchissement de la classe ouvrière. Je suis convaincu de sa pureté d'âme. Il ne peut plus être privé de liberté et du droit de se trouver aux premiers rangs des combattants de la classe ouvrière.


Etant attaché par un **Comité pour la libération de Bujor**, — comité qui se formera en France, composé uniquement d'écrivains et présidé par Romain Rolland —, je prie le gouvernement de Monsieur Iuliu Maniu, d'accorder son amnistie aussi à M. Gh. Bujor, avant d'obliger ce comité de faire appel à l'opinion publique européenne.

Personne d'entre nous n'aime la démagogie. Personne n'a de buts personnels à poursuivre. Mais pourtant nombreux sont en Europe, les hommes de conscience qui luttent par la plume pour la guérison d'une humanité malade et pour l'intronisation de la justice.

(«LUPTA», n° 2366, mercredi 2 octobre 1929)

Panaït Istrati.

(Traduit du roumain par Hélène Guillermond).



UNE PREMIERE THESE FRANÇAISE DE DOCTORAT ES-LETTRES DE 3^e CYCLE SUR ISTRATI

Panaït Istrati et la Métaphore Paternelle

Notre amie Elisabeth-Sanda Geblesco soutiendra en décembre 81, sous la direction de M. Jean Bellemin Noël, une thèse de Doctorat es-Lettres de Troisième Cycle, la première en France à notre connaissance à être consacrée à Panaït Istrati.

Cette thèse s'intitule :

Panaït Istrati et la Métaphore paternelle

Elle se propose d'examiner en une optique à la fois littéraire et psychanalytique la genèse de la création et l'éclosion du génie créateur chez Istrati, survenues dans des circonstances difficiles qu'elles auraient pu, n'eût été la puissance de son être, paraître absolument contraires à l'élaboration d'une œuvre littéraire qui requiert, en général, des conditions assez particulières pour sa venue au jour.

Il ne s'agit donc pas du tout d'une biographie inspirée peu ou prou de la psychanalyse mais bien d'une étude qui se veut rigoureuse au niveau du texte propre de l'œuvre et spécifique en sa méthode.

Les critères psychanalytiques employés sont essentiellement ceux de Jacques Lacan (disparu en septembre 1981), de par l'utilisation — pour la première fois dans une étude de ce genre semble-t-il aussi — de son ultime formulation des concepts psychanalytiques, celle qu'il avait nommée : «le Nœud Borroméen».

Ce travail contribuera, avec tous ceux à venir qui seront nombreux nous l'espérons, à la réévaluation de l'importance de l'œuvre istratienne pour laquelle notre association se dépense sans compter depuis tant d'années.

Mme Sanda Geblesco m'a écrit pour me dire combien elle a apprécié l'accueil que lui a fait Melle Monique Barréa pour lui permettre ses recherches dans les dossiers du Centre de Documentation de la Bibliothèque de la Faculté de Nice. Avec le travail de maîtrise de Diane Vasilescu, **le Centre de Documentation Panaït Istrati de Nice** a prouvé son utilité et son efficacité.

Mychèle Revol.

UN APPORT IMPORTANT AUX ARCHIVES PANAIT ISTRATI DE NICE

LES DOCUMENTS PANAIT ISTRATI DU FOND JEANNETTE ET JEAN STANESCO ENTRENT A LA BIBLIOTHEQUE DE LA FACULTE DE NICE

Dans ces vingt dernières années, Panaït Istrati a illuminé, justifié ma vie de retraité. J'ai vécu avec lui, par lui comme au temps de ma jeunesse orageuse. C'est dire avec quelle joie j'ai collationné, copié, photographié, filmé tout ce qui concerne notre grand vagabond. J'ai eu ainsi des masses de documents qui iront tous à la Faculté d'Aix-en-Provence, dans une salle spéciale Panaït Istrati, accompagnant les archives de trente cinq ans de vie communautaire. Beaucoup de photocopies de lettres de Panaït, mais peu de documents originaux. C'est compréhensible, ces choses se paient, se vendent mais se donnent rarement.

Je connaissais Jean et Jeannette Stanesco depuis de nombreuses années. Ils m'avaient donné, avec quelle joie gourmande, quelle fierté, tout ce que Jean, dernier survivant en France des amis personnels d'Istrati avait rassemblé, conservé. **Un véritable trésor de lettres originales**, toute sa correspondance avec Panaït et tout ce qu'il avait pu réunir de Marthe et de Georges Ionesco. Il m'avait permis de toucher, d'effleurer d'un doigt religieux les cinq belles lettres qu'en octobre 1922, Istrati avait adressé à Georges Ionesco lors de sa première rencontre avec Romain Rolland. C'était pour moi une chance inespérée. Inattendus, étaient aussi les souvenirs enregistrés pendant deux jours, sur magnétophone, de Jean Stanesco. Jean n'est plus mais sa voix est toujours dans mon cœur.

C'est vous dire, amis d'Istrati, avec quelle joie, j'ai accepté le don personnel, amical que faisait Jeannette Stanesco en me livrant ce fabuleux trésor des Archives d'Istrati.

Ce fond constitue encore, à ma connaissance le plus grand, dépôt en France des souvenirs d'Istrati. Jean avait senti que, comme lui, comme Talex, je faisais partie de cette petite phalange pour qui Istrati n'était pas seulement «un des plus grands conteurs du monde» mais un être tout de bonté, de générosité, d'intelligence mais surtout tout de cœur.

C'est pourquoi, dans ce numéro, nous avons repris le bel hommage qu'Alexandre Talex avait consacré (n° 8 de cahier) à Jean au moment de sa mort.

Mme Jutrin-Klener, dans la préface de son beau livre : **Panaït Istrati, un chardon déraciné**, avait rendu hommage à Jean Stanesco en ces termes :

«J'aimerais comparer M. Stanesco au souffleur qui, inconnu du public, connaît bien les artistes. Cet ami d'Istrati et de G. Ionesco recueille des documents, des lettres, des manuscrits dignes d'intérêts».

J'ai fait mienne cette belle formule dans notre réédition de «Vers l'autre flamme».

Depuis le jour où la gravité de mon mal était certaine, j'ai pris mes dispositions pour toutes les affaires qui me concernent. Par testament, j'ai donné à mon légataire universel, toutes les indications nécessaires.

J'en ai parlé à Alexandre Talex au début de l'année et puis à Henri Courbis en juillet dernier. Par lettre, en juillet 1981, j'ai informé la conservatrice de la Bibliothèque de la Faculté de Nice de ma décision.

Cette décision concernant un don que Jeannette Stanesco m'avait fait personnellement en m'indiquant que je pouvais en disposer comme bon me semble, m'appartient donc totalement. J'ai pensé que Panaït était surtout un **méditerranéen** et que le Centre de Documentation Panaït Istrati de la Bibliothèque de la Faculté de Lettres de Nice était le lieu sûr, public pour recevoir un tel dépôt. Certains pensent que j'aurais pu choisir une Université parisienne ou la Bibliothèque Nationale. J'en ai jugé autrement, parce que la seule Faculté de Lettres française qui, en 1980, a encouragé et permis à la fois une thèse de doctorat et un travail de maîtrise était précisément la Faculté de Lettres de Nice. C'est à Menton et à Nice où il a tant vécu, aimé, souffert, que Panaït pouvait le mieux se retrouver.

Il y a déjà plus d'un an qu'Alexandre Talex a photocopié tous mes 15 dossiers personnels concernant Panaït Istrati. Ces copies formaient l'ossature, la base de départ du Centre de Documentation Panaït Istrati de Nice et il était bien normal qu'à titre personnel et au nom de Jean Stanesco, les originaux rejoignent les copies des lettres de P. Istrati à De Jong, de Panaït à Mme Kazantzaki, à Jean Guéhenno qui m'ont été **donnés** gratuitement par mes nombreux amis. Ne disposant d'aucune fortune, j'ai toujours refusé les offres d'achat de documents istratiens qu'on m'a proposés.

Ceux qui aiment avec passion un écrivain savent par expérience, combien il est difficile, **sans argent**, d'obtenir des correspondances ou manuscrits. Ce que j'ai pu accumuler m'est venu des amitiés personnelles rencontrées tant en France qu'en Roumanie. Seules, Mme Safir et Frédérique Lefèvre, surtout, m'ont remis des documents pour la **Fondation**. Ces documents originaux, une douzaine pour Frédérique Lefèvre, seront joints au Fonds Stanesco. Toutes ces précisions peuvent paraître superflues, mais elles me semblaient nécessaires pour clarifier une situation à laquelle je ne m'attendais pas. En juillet dernier j'avais posé comme exigence de donateur que ce fond de pièces originales porte les noms de Jean et Jeannette Stanesco. Jeannette avait, dans sa modestie naturelle, refusé mais, comme elle m'a écrit que le don fait m'était donné personnellement et que j'en agisse à ma guise, pardonnez-moi Jeannette, c'est mon intention de lier cette donation à l'exigence de la mention de nos noms. Et ce sera justice. Comme beaucoup de lettres d'Istrati à Jean sont en langue roumaine, j'attendais le retour de notre amie à tous, Hélène Guillermond, pour me les traduire et pour que j'en garde au moins la trace, sinon la photocopie. Puis, la maladie s'est acharné sur moi et je n'avais plus l'allant pour terminer le n° 21, monté et préparé depuis juillet. Il sera paru lorsque vous lirez ces lignes et vous serez certainement de cœur avec nous en janvier pour célébrer la remise officielle de ces documents à la Bibliothèque de la Faculté de Lettres de Nice.

A bientôt, amis lecteurs, et n'oubliez pas votre abonnement. Nous en avons besoin.

Marcel Mermoz.

A Jean Stanesco

IN MEMORIAM
JEAN STANESCO

L'un des derniers amis de Panaït Istrati, peut-être le *seul* si proche de lui, n'est plus ! Il faisait partie du fameux clan des istratiens, dont le siège était la fameuse «cave» du 24, rue de Colisée, à Paris. De tous ceux qui l'ont peuplée, Jean Stanesco était le dernier survivant...

Roumain d'origine et socialiste de formation, il avait choisi la France, charmé par sa littérature et son histoire, par son esprit révolutionnaire et ses luttes sociales pour plus de liberté, de justice et de fraternité sur cette terre.

Originaire de Ploesti, — la Ville de l'Or noir de la Roumanie, — Jean Stanesco descendait d'une famille nombreuse et très pauvre, qui gagnait avec difficulté son pain. Autodidacte passionné, il fait son apprentissage dans l'ancien mouvement socialiste roumain. Dès sa jeunesse, il se rend compte du chemin à suivre, de quelle part il devait s'aligner. Ainsi, le socialisme devient la foi de sa vie.

Nature juste et sensible en face de la misère et de la souffrance. Cœur noble, délicat et généreux. Symbole vivant de la bonté humaine et de la douceur, intéressé dans toute circonstance de comprendre et pardonner, incapable de haïr. Non une fois, il m'a répété les mots de Panaït Istrati, devenus la loi de son existence : *«Répandre de la bonté, faire appel à la bonté incontestable de l'homme, et non à son esprit de justice, extrêmement chétif dans toutes les classes. Seule la solidarité sociale, seule la bonté humaine peuvent y remédier, chacun en y mettant du sien».*

Jean Stanesco a connu Panaït Istrati dans le milieu socialiste de sa ville natale, avant qu'il devienne un grand écrivain. Fasciné par le personnage, il l'aime et fait un culte de cette grande découverte humaine. C'est grâce à cette amitié qu'il prend la décision d'affronter sa destinée, de la changer. Avant de quitter son pays natal, il veut connaître l'opinion de son grand ami, qui le prévient fraternellement par lettre :

«Quant à votre désir, eh bien, que vous dire ? Chacun est mené par son étoile. L'un finit mal dès le début. Un autre se traîne comme il peut et d'autres s'enrichissent. Tout dépend du hasard, de quelques sous et bien plus du tempérament de l'individu...

«Réfléchissez et calculez bien, avant de prendre votre décision de quitter le pays natal et vous en aller de par le monde. J'ai été et je resterai un adepte des voyages qui instruisent et réjouissent l'âme, mais je ne recommande à personne de souffrir ce que j'ai souffert. Car c'est bien ça : faire du voyage sans argent (nous ne pouvons le faire autrement), c'est une série infinie de souffrances désagréables.

«Vos 25.000 lei représentent le voyage en France et le viatique pour un mois. Et après ?

Eh bien, beaucoup de misères vous attendront, mais si comme moi, vous n'en avez peur, il faut les affronter car elles vont vous aguerrir et fortifier votre âme.» (Lettres du 12 juillet et 12 août 1925).

Confiant en son étoile et déjà aguerrri par la souffrance et le labeur, Jean Stanesco débarque à Paris en 1925 et prend sa place dans le cercle roumain qui fréquentait la boutique du cordonnier Georges Ionesco. Vite il devient l'un des amis intimes d'Istrati, grâce aux souvenirs communs et à son désir effréné de bouger, de frôler l'aventure.

Il travaille avec ténacité, soutenu par sa femme-amie ; il supporte stoïquement les privations et lutte vaillamment avec la tuberculose. La chance commence à lui sourire. Il se maintient, fait des progrès sur son nouveau chemin et régale son âme, reprend des forces chaque fois qu'il rencontre Panagăki. Celui-ci le préfère, gagné par son honnêteté, par son cœur si amical, pour la bonté de son regard franc et sa parole bien réfléchie. Panaït l'appellera dans ses lettres : «Cher Frèrot» et «cousin Stanesco».

Ainsi Jean Stanesco devient un ami-confident de Panaït Istrati, auquel il confie ses projets, ses joies ou ses amertumes. Dans une lettre mouvementée, il lui raconte sa dernière rencontre avec Romain Rolland (juin 1929) et l'annonce sur sa décision d'écrire un nouveau cycle de son œuvre : «Les Chercheurs de Foi» dont le premier volume devait être *Dans les Docks de Braïla* (Manuscrit commencé à Colmar, en 1929 et resté inachevé). *Vers l'autre flamme* sera écrit ou non ? C'est Jean Stanesco qui est mis au courant sur l'évolution de l'affaire par Istrati. Et le 15 août 1929, c'est à Jean Stanesco qu'il annonce : *«Frèrot ! Mon livre est prêt. Véhément ! Meurtrier pour la vermine humaine, mais aussi source de Foi. Après sa parution, je ferai le bilan des amis, avec lesquels je continuerai ma vie. Seras-tu parmi eux ?»*

La réponse de Jean Stanesco fut prompte, spontanée : *solidarité totale avec la vérité istratienne*. Il reste à côté de Panaït, confiant dans son honnêteté, bien convaincu que son grand ami n'était pas un «lèche-cul littéraire, nourri par la bourgeoisie et qui met de l'eau dans son vin». Dans sa correspondance avec Panaït, il y a une lettre d'importance historique capitale : elle reproduit l'opinion de l'écrivain français sur les lettres de Panaït Istrati, adressées à Guerson, secrétaire de Guépéou, caractérisées comme «Magnifiques !» On ne fait de telles confidences à tout le monde !

Persuadé d'écrire la vie du révolutionnaire roumain Stephan Gheorghiu, Panaït donne

à Jean Stanesco la tâche de ramasser le matériel documentaire respectif. Ce livre devait s'intituler «*l'Agitateur*», — projet non réalisé à cause de la mort prématurée de Panaït Istrati, en avril 1935.

Jean Stanesco jouissait d'une haute estime parmi les amis de Panaït Istrati. Quand Juliette Pary publie un entretien avec Georges Ionesco (Europe, septembre 1952), falsifiant les déclarations du cordonnier roumain, — c'est à Jean Stanesco qu'on envoie une mise-au-point écrite par la femme de Ionesco. Elle conteste que son mari aurait affirmé que «Panaït Istrati a craché sur Romain Rolland et l'Union Soviétique», qu'Istrati «s'est incliné et composé avec le Pouvoir» etc. Toutes ces lettres de Panaït ou celles qui se réfèrent à lui ont été publiées par Stanesco dans les pages de nos «Cahiers», mettant ainsi à la disposition de l'histoire littéraire un riche matériel inédit. Il a gardé avec religiosité son «trésor» istratien : trois manuscrits écrits en Suisse, correspondance entre Istrati et Ionesco, nombreuses photos et livres dédicacés (cinq lettres inédites d'Istrati à Ionesco reconstituent pour la première fois sa première rencontre avec Rolland, en novembre 1922).

Moi-même j'ai été aidé par cet admirable frère et ami, pour faire connaître au public roumain tout ce «trésor» istratien, très précieux pour la recherche littéraire. Il a aidé également, tous les chercheurs littéraires qui s'adressaient à lui sur la vie d'Istrati. Il a mis à leur disposition et sans aucune réserve ses manuscrits et lettres, de même que des informations ou souvenirs personnels sur la vie et l'œuvre de son grand ami et maître.

Jean Stanesco ranime toute sa vie la flamme inextinguible du souvenir de Panaït Istrati en France. L'inauguration des deux «rue Panaït Istrati» à Menton et à Nice ont été bien entendu l'effet de l'initiative des autorités locales ; mais celui qui a provoqué cette initiative, qui

l'a soutenu avec tenacité est l'ami Jean Stanesco. Il est en même temps, co-fondateur de l'Association «les Amis de Panaït Istrati», il a soutenu Edouard Raydon dans son travail, avec ses conseils d'homme sage et de riche expérience. Quand Marcel Mermoz a été élu Président, en automne 1975, c'est Jean Stanesco qui propose et soutient sa candidature. Depuis ils ont collaboré étroitement, se consultant à chaque action de l'Association, analysaient attentivement le «sommaire» de chaque numéro des Cahiers, la critique des textes et parfois il a soutenu l'Association, avec sa contribution matérielle

Ce brave homme et rare ami n'a pas oublié sa patrie, qu'il aimait avec fidélité. Il a continué ses relations avec les amis de jeunesse et chaque Roumain, arrivé en France et qui le cherchait, trouvait dans son foyer «l'oasis» de l'hospitalité roumaine. Aux malheureux, il donnait son assistance discrète qui soulageait ou guérissait.

J'ai été l'ami-frère de cet homme exceptionnel. Nous nous sommes retrouvés, il y a 25 ans, par la voie des lettres. Mille pages de confessions, des souvenirs sur Panaït, de conseils ou d'encouragements pour faire face aux vicissitudes de la vie quotidienne. Combien de fois il a remonté mon moral et m'a soutenu quand je chancelais. C'est grâce à la générosité de ce frère irremplaçable que la veuve de Panaït Istrati vit encore. Gravement malade de tuberculose et alité dans le sanatorium Filaret, en 1952, elle a été sauvée par les médicaments nécessaires, envoyés de Roquebrune chaque semaine...

Pour moi, Jean Stanesco, continu à être vivant. Je le retrouve dans les pages de ses lettres, dans nos souvenirs communs ! Je le sens qu'il m'accompagne et qu'un jour nous nous rencontrerons à côté de Panaït, aux bords de la Grande Bleue, tant aimée. Tous les trois, ensemble, retrouvés dans l'éternité.

BIBLIOGRAPHIE

Alexandre Talex

- Panaït Istrati : *Père Popa*, in «Les Cahiers des Amis de Panaït Istrati», première série, les n° 12/1972, 13-14/1973, 15/1974. (Traduction en français par *Jean Stanesco*).
- Panaït Istrati : *Pages de carnet intime*, Ibidem, le n° 14/1973. (Traduction en français par *Jean Stanesco*).
- Panaït Istrati : *Lettres à Jean Stanesco*, Ibidem, les n° 7-8/1971, 11/1972, 13/1973.
- Jean Stanesco : *Retour et actualité de Panaït Istrati*, Ibidem, avril 1969.
- Jean Stanesco : *Une nouvelle biographie de Panaït Istrati*, Ibidem, le n° 6/1970. (Compte rendu sur la monographie de Monique Jutrin).
- Jean Stanesco : *Hommage de la ville de Menton à Panaït Istrati*, Ibidem, le n° 6/1970.
- Jean Stanesco : *Une rue et une exposition Istrati à Nice*, Ibidem, le n° 12/1972.
- Jean Stanesco : *In memoriam* (Ionel Lazaroneanu et Elie Dumitru), Ibidem, le n° 12/1972.
- Jean Stanesco : *Table de matières des numéros 1-18*, Ibidem, nouvelle série, le n° 1/janvier 1976.
- Jean Stanesco : *Edouard Raydon, peintre et écrivain*, Ibidem, le n° 2/avril 1976.
- Jean Stanesco : *Exposition et rue «Panaït Istrati» à Nice*, in «Réalités Niçoises», n° 122 et 123, avril - mai 1972.
- Jean Stanesco : *Retour et actualité de Panaït Istrati*, in «Réalités Niçoises», avril 1969.
- Jean Stanesco : *Panaït Istrati*, in «Réalités Niçoises», septembre 1972.

KYRA KYRALINA de Panait ISTRATI.

Kyra Kyralina : un prénom de femme répété dans un diminutif, comme si celui qui le prononçait désirait prolonger le plaisir.

Prénom magique qui évoque pour le héros Stavro une douceur de vivre, un temps de plaisir insouciant, l'innocence de l'enfance partagée entre les libres moeurs de sa mère et de sa soeur, mais qui est aussi, chaque fois qu'il l'appelle, la source de ses mésaventures, la grille de ses prisons. Mais qui n'est pas prisonnier d'un souvenir ? Dans ce récit d'Istrati qui parle tant de liberté, l'action se déroule dans l'espace clos de ces prisons que sont la famille, les palais, le souvenir.

Ce qui nous plaît dès le début du récit dans le personnage de Stavro-le-forain, c'est son odeur d'homme, et partant, son ambiguïté. Celui qu'on appelle le blagueur et se comporte comme tel, se trahit parfois dans le sérieux de son regard qui transperce l'Autre: il existe un Autre Stavro, secret, mystérieux, qui échappe à l'image qu'on se fait de lui. Ce voyou malhonnête, qui se sait malhonnête, a pourtant un code d'honnêteté, mais son échelle des valeurs n'est pas celle des sédentaires. Les notions de bien et de mal sont bousculées; déplacées de leur centre de gravité et soumises au jugement du vécu par ce nomade illettré mais riche de l'expérience de la vie. Avec quelle lucidité il rejette l'étiquette de "vice" et de "perversion" dans sa tentative de séduction sur le jeune Adrien couché près de lui, et avec quelle humilité de grand coupable il reconnaît être malhonnête c'est-à-dire "faire le mal consciemment" crime dont il s'excuse auprès du jeune Adrien.

"C'est pour vous donner, moi l'homme immoral, une leçon de vie à vous qui êtes des personnes morales, surtout à vous, Mikhaïl, qui ne la connaissez pas toute, comme vous le pensez peut-être."

Et Stavro d'ouvrir la première porte de sa prison intérieure en nous contant l'histoire ratée de son mariage, précisément à cause de cette même infirmité qui l'a poussé à séduire Adrien.

Souvenir qui le poursuit encore puisque chaque année, à la date fatale, il se trouve au bord du Danube d'où trente cinq ans plus tôt le corps de sa femme noyée a été repêché, et il vient demander pardon à sa bien-aimée de l'offense qu'il lui a faite. Quelle offense ? Celle de n'avoir pu la rendre femme ? Non. Celle bien plus grave de n'avoir pu résister à l'appel du dehors, "l'impétueux mystère de la libre existence", et d'avoir du coup sacrifié l'amour à la liberté.

La liberté est en effet la raison de vivre de Stavro, la constante et impérative force qui le pousse à s'enfuir de la prison dans laquelle lui-même s'est laissé enfermer.

Le second récit qui nous reporte plus loin dans le temps des souvenirs et plonge plus profondément dans les eaux obscures de l'âme, touche à un autre personnage de coeur du héros : sa soeur Kyra pour laquelle il éprouve un amour passionné. En même temps il nous livre son enfance vécue dans le monde clos mais chaleureux et insouciant de sa mère et de sa soeur, toutes deux courtisanes. Le père est exclu du cercle des plaisirs insouciantes et n'existe que pour y être la triste figure de justicier et de cruel saccageur.

On comprend alors que la liberté pour Stavro soit intimement liée au-dehors, à l'espace : c'est, qu'en effet, la cage dorée de la maison maternelle et les autres maisons closes des potentats musulmans sont des lieux d'où on ne sort pas facilement, ni librement. La sortie est nécessairement une fuite, fuite qui parfois relève du burlesque (c'est le cas de la fuite des courtisanes fréquentant la maison maternelle, qui doivent sauter par la fenêtre et dévaler sur un talus en pente à l'arrivée fracassante du père) et qui contient un danger de mort. Mais avec la même insouciance qu'on s'adonne au plaisir, est-on prêt à payer le prix exigé, fût-ce au prix de sa vie : il y a là une soumission orientale à la fatalité, qui est interprétée par le coupable comme une justice à rendre pour avoir transgressé la loi ou l'interdit. Ainsi Stavro trouvera-t-il l'explication de ses souffrances et de celles de sa soeur en se référant au Justicier Suprême, à Dieu. Ne doit-il pas expier le crime d'avoir désiré la mort de son père et de son frère ? Et de demander pardon sur-le-champ dès que cette vérité le transperce pardon à Dieu, à son père, à l'âme de son frère assassiné. L'âme croyante du jeune Stavro, qui s'appelait alors Dragomir, le sauve du désespoir, dès qu'il se soumet à la Loi de Dieu.

C'est à ce moment de repentir que le chien, mystérieuse apparition qui suit le héros dans ses prisons, quitte Stavro. Il n'a plus raison d'être ce symbole du désespoir et du passage de l'adolescent à la maturité que l'amitié d'un homme sage viendra compléter.

Pouvoir du repentir, grandeur de l'humilité, Stavro le forain appartient à la même branche familiale que celle des "Frères Karamazov". Mais ceci est déjà la fin du chemin de Stavro alors que nous n'en sommes encore qu'au jeune Stavro forcé d'apprendre à voler de ses propres ailes.

S'il tombe dans les mêmes pièges avec une incroyable naïveté c'est que l'enfant qu'il est, vit dans un monde où l'orphelin constitue une proie de choix pour satisfaire les caprices et les vices des adultes: le jeune roumain des années 1840 donne la main à Cosette, David Copperfield, Oliver Twist, et plus tard à Poil de Carotte.

Les murs des somptueuses maisons et jardins parfumés de l'Orient des années 1840 n'en sont pas moins des prisons camouflées par des riches tentures de brocart, les habits de soie, un carcan, les bracelets d'or parant le cou et les poignets, des chaînes dorées qui signalent aux personnes du dehors le potentat. Les chevaux fougueux des écuries sont dressés pour la promenade, la chasse, mais pas pour la course qui permet de fuir.

Avec la perte de sa sœur Kyra, séduite par l'existence facile du harem, Dragomir-Stavro se retrouve seul, et le 3e récit de dévoiler l'apprentissage de la vie de la jeune chrysalide Dragomir, favori des potentats musulmans, qui se métamorphosera en un papillon pauvre mais libre, indépendant, Stavro-le-forain, le vendeur de salep.

La métamorphose s'accomplit déjà, lorsque Moustapha Bey qui retient le jeune garçon tout en le comblant de cadeaux, ne contestera pas la justesse du désir de liberté, s'accordant avec Dragomir à reconnaître que la liberté est plus chère que l'esclavage, "mais" lui répondra-t-il "ne vous occupez pas de ce qui est juste ... occupez-vous de ce qui est bon.", repoussant ainsi le rêve pour laisser place à la réalité présente: le plaisir qui s'offre bêtement à sa main puissante.

"Ce fut en cet instant" révèle Stavro "que mes yeux s'ouvrirent d'une façon consciente sur la vie. En effet, le bey dans son cynisme avait raison: tout s'offrait bêtement à sa puissance. On n'avait même pas à obliger.

"Pays turc comme pays bulgare, le musulman, comme le chrétien, tous, du riche au pauvre, n'étaient que des esclaves dociles.

Ce spectacle me fit désirer avec bien plus de force ma liberté.

Je me sentis coupable de la vie opulente que je menais; dans mon jeune coeur naquit le besoin de créer un métier indépendant qui me permit de gagner honnêtement mon pain."

Le héros a compris que sa liberté commençait par l'indépendance du métier, le pouvoir de se subvenir à soi-même, d'être son propre maître. Il sacrifiera la richesse à la liberté, comme plus tard il lui sacrifiera l'amour: le vendeur de salep pointe à l'horizon...

Le lecteur s'aperçoit alors que sous le couvert du destin d'un jeune Roumain, en ce dix-neuvième siècle baigné de liberté romantique et fertile en réveils nationaux, Istrati dénonce la débauche, la violence, la rouerie, l'esclavage de la Société.

La révolte et la libération restent au niveau du destin individuel et c'est ce qui explique le succès de "Kyra Kyralina" à sa parution en France en 1924 autant que le plaisir avec lequel le lecteur de 1981 relit cette oeuvre toujours d'actualité. On ne pourra malheureusement pas en dire autant des oeuvres ultérieures d'Istrati trop souvent imprégnées d'idéal révolutionnaire et de messianisme politique (je pense à la "présentation des Haïdoucs", trilogie complétant "les récits d'A. Zograffi", et à la trilogie relatant son expérience soviétique, "Vers l'autre Flamme".)

"Kyra Kyralina", annonce Istrati dans son Avant-Propos, "appartient aux récits d'Adrien Zograffi, en attendant son histoire, il ne fait en ce moment qu'écouter les histoires des autres."

C'est dans cette écoute qu'Istrati donne la meilleure part de son talent et de sa qualité de coeur.

L'art de Panaït Istrati est de terminer le récit douloureux de Stavro par la figure universelle de Barba Yani. Quel lecteur n'a pas rencontré sur son chemin, une fois au moins dans sa vie, un Barba Yani pour l'aider à sortir de son tunnel ?

L'art du récit n'est pas seulement dans l'unité puisque ces trois visages concernent la même personne, et qu'à travers eux, nous sommes sans cesse ramenés au noyau central: l'Homme et son ambiguïté, l'Homme face aux concepts du bien et du mal, de la justice, de la

bonté, l'Homme et sa foi en l'homme malgré toutes les vicissitudes dont il est affligé: Istrati s'accroche aux hommes de bonne volonté. Et même s'il l'on n'y croit plus à "la sublime excellence de l'homme", pour reprendre une expression de Marguerite Yourcenar, on ne peut s'empêcher d'aimer cet hymne à la vie qu'est "Kyra Kyralina", et regretter, nous enfants de Baudelaire, Trakl et Cioran, de n'avoir plus ce cadeau précieux de la foi en la bonté plus puissante que la méchanceté.

L'unité du récit et la philosophie optimiste qui se dégage de l'histoire contée sont surtout soutenues par une forme où Istrati se révèle un artisan exquis.

Conte oriental où, à l'intérieur d'une même histoire, d'autres histoires viennent s'imbriquer, se recouper et enchaîner pour que se poursuive le récit, "Kyra Kyralina" suit bien la tradition du conte: charmer et enseigner une vérité. L'art du conteur consistera à cacher sa vérité profonde sous l'empire du charme, forme d'autant plus légère et fluide que la vérité enseignée sera lourde de réflexions. Panaït Istrati, dans "Kyra Kyralina" se révèle un conteur authentique: même dans les mésaventures les plus cruelles de son héros, le ton général reste badin, insouciant, les sérieuses réflexions sont très brèves et vite emportées dans le tourbillon des aventures.

Istrati effleure les abîmes - Dieu sait ce que le bien et le mal, la justice et la liberté en sont! - les touche du doigt sans jamais insister: qui a des yeux pour lire doit aussi lire entre les lignes s'il veut tout lire.

Il s'apparente ainsi aux grands écrivains chez lesquels l'histoire contée n'est que le fil conducteur menant au secret des choses qui ne s'écrivent pas et ne se disent pas: elles se sentent, elles se vivent.

Oui, j'ai aimé "Kyra Kyralina" pour le secret de l'être que j'y ai retrouvé, pour cette part volontairement ou inconsciemment non dite dans les confidences de Stavro.

Kyra Kyralina... Prénom de femme, prénom chéri de la soeur de Stavro, oui, sans doute, mais la poursuite de Stavro à la recherche de sa soeur est aussi la poursuite d'un fantôme qui échappe à l'homme chaque fois qu'il croit la saisir dans les mains ou la reconnaître et l'emprisonner dans un visage: la Vie. La vie, belle, perfide, séductrice, impétueuse, offerte à la vue pour faire battre le coeur d'un fol espoir et ensuite se mieux dérober, ah! l'imprenable, l'insaisissable "Kyra Kyralina" !

Paris, 14.11.1976 -recopié en août 1981.

Cahiers

roumains d'études littéraires

1/1981

ELENI N. KAZANTZAKI, Un témoignage: «Epilogue...»

Dialogues

M. UNGHEANU — AL. OPREA, Le destin de Panaït Istrati

ROGER DADOUN — AL. OPREA, L'avenir de l'œuvre istratienne

Correspondances

ALEXANDRE TALEX, Panaït Istrati — son amitié avec Romain Rolland

PERICLE MARTINESCU, N. Kazantzaki évoque Panaït Istrati

Commentaires

POMPILIU MARCEA, Les récits de Panaït Istrati

ILINCA BARTHOUIL-IONESCO, Kyra Kyralina ou humanité et ambiguïté

VASILE COVACI, Expressions et locutions roumaines dans les écrits de Panaït Istrati

Autres flammes pour Panaït Istrati

Panaït Istrati, écrivain de demain? Dialogues radiophonique Roger Dadoun — Roger Grenier
Tsatsa-Minnka ou le flux du désir. Dialogue radiophonique Roger Dadoun — Gérard Ponthieu

Perspectives et confluences

ION POP, Ion Minulescu dans le jeu de la poésie

EMIL MANU, La poésie de Ion Minulescu devant la postérité

LA CHRONIQUE DES TRADUCTIONS; COMPTES RENDUS; KALEIDOSCOPE;
LA REDECOUVERTE DE PANAIT ISTRATI

A la recherche de Panaït Istrati



Éditions Univers Bucarest

des «CAHIERS des AMIS de PANAIT ISTRATI» PARUS en 1980

1. MANUSCRITS INEDITS

- **La correspondance Panaït Istrati - Jean- Richard Bloch** (présentée par Daniel Lerault), n° 17, mars, pages 27-36.
- **L'amitié Panaït Istrati - François Franzoni** (présentée par Alexandre Talex, texte intégral des lettres), n° 18, juin, pages 11-16
- **La grande rencontre avec Romain Rolland**
5 lettres autographes de Panaït Istrati. Présentation par Marcel Mermoz, n° 19 septembre, pages 4-36

2. INEDITS EN FRANÇAIS

- **Dans la presse roumaine, une lettre inédite de Panaït Istrati à Henri Barbusse**, n° 17, mars, pages 5-7
- **L'activité de Panaït Istrati dans la presse roumaine sur l'humanité** (Traduit par Hélène Guillermond), n° 17, mars, pages 17-18
- **Une lettre inédite de Georg Brandès à Panaït Istrati** (présentée par Marcel Mermoz), n° 19, septembre, page 3

3. PAGES OUBLIEES

- **Panaït Istrati : lettre ouverte à Maurice Constantin-Weyer** (reproduction de la réponse de Maurice Constantin-Weyer), n° 17, mars, pages 8-9
- **Documents sur l'amitié Panaït Istrati - Josué Jehouda** (reproduction de 3 lettres), n° 17, mars, pages 11-18
- **L'action politique et sociale de Panaït Istrati : contre la terreur balcanique** n° 17, mars, pages 23-25
- **Panaït Istrati : sur la mémoire de nos amis qui meurent** (fragments), n° 17, mars, pages 25-26

4. ETUDES

- Nicolae Mocioiu : **Les dernières années de la vie de Panaït à Braïla** n° 17, mars, pages 19-22
- Sylvie Knoer : **Découverte d'un réfractaire** n° 17, mars, pages 43-44
- Barbu Alexandre Emandi : **L'Humour des contes istratiens** n° 19, septembre, pages 40-47.

5. TEMOIGNAGE DE CEUX QUI L'ONT CONNU

- **Les rencontres de Jean Texcier avec Panaït Istrati** n° 17, mars, pages 13-15

6. EVOCATIONS

- Hubert Royet : **A Alexandrie, dans les pas de Panaït Istrati** n° 17, mars, pages 41-42, et 2 photos
- **Ernst Hemingway et Panaït Istrati** n° 18, page 28

7. REPORTAGES

- Henri Courbis : **Panaït Istrati en Sorbonne** (Le 2è Colloque international, Paris 1980), n° 19, juin, pages 3-8
- **Hommage de France-Culture à Panaït Istrati** n° 19, juin, pages 9-10

8. DIVERS

- **Compte-rendu de l'Assemblée générale du 12 janvier 1980** n° 17, mars, pages 37-38
- Ilinca Barthouil-Ionesco : **Premier Colloque international Panaït Istrati** (Nice, 13-14 novembre 1978), n° 17, mars, pages 39-40
- **Table des matières des Cahiers des Amis de Panaït Istrati parus en 1980**, n° 17, mars, page 45
- **Note bibliographique sur «Il y a onze ans à Saint-Malo»** n° 17, page 36
- Alexandre Talex : **Le souvenir de Odette Collongeat** n° 19, juin, page 2
- **Echos** n° 18, pages 29-30 ; n° 19, pages 37-39

Le chroniqueur du périodique roumain «La semaine» (Săptămîna) du 28 août, publia sous le titre «Anniversaire Panaït Istrati» le compte-rendu suivant :

«Comme il y a 97 ans depuis la naissance de **Panaït Istrati**, le Conseil Municipal des syndicats de Bucarest a utilisé cette occasion pour commémorer le grand écrivain qui, — à ce que l'on sait —, fut un pionnier du mouvement syndical de la Roumanie. L'écrivain **Al. Talex** a relevé le combat mené par Istrati auprès des ouvriers portuaires dans la première décade du siècle.

L'écrivain **Barbu Alexandre Emandi**, Président du Cénacle de littérature satirique et humoristique «Tudor Musatesco», exprima l'opinion que l'œuvre d'Istrati, en dépit du grand nombre de monographies et d'études publiées, a été insuffisamment explorée jusqu'à présent. Il y a encore beaucoup d'aspects totalement ignorés, comme par exemple l'humour.

Dans un article publié dans le quotidien «La Roumanie Libre» (du 20 août 1981), **Pompiliu Marcea** débat du problème de l'implication de l'écrivain à son époque. Il donne comme exemple Panaït Istrati «ce martyr de l'écriture (insuffisamment connu chez nous et très apprécié par les Français) ... Conteur génial, parmi les plus grands de notre siècle, se réjouissant d'une admiration unanime (voir l'excellent et récent ouvrage **Comment je suis devenu écrivain**, rédigé par Alexandre Talex), — Panaït Istrati croyait que l'écrivain doit s'identifier avec son œuvre. Pour accomplir sa mission — disait-il — notre époque a beaucoup besoin des hommes et non pas des œuvres. Ou plutôt, des hommes qui sont l'image fidèle de leur œuvre, comme Jack London, Maxime Gorki, Knut Hamsun, Ernst Hemingway —. L'auteur d'**Oncle Anghel** a parcouru avec frénésie l'entier purgatoire de la vie, a pratiqué nombreux métiers, reconnaissant plus d'une fois que sans ces expériences, son œuvre n'aurait eu aucune justification d'être écrite».

La revue «Manuscriptum», n° 3, 1981, publie l'évocation de Maneu Manesco, le précédent Premier Ministre : **Des souvenirs sur Panaït Istrati**.

Le père de l'auteur a été un ami d'Istrati et tous les deux ont milité dans le mouvement socialiste roumain, avant la première guerre mondiale.

HONGRIE

Une nouvelle réédition reliée de **Kyra Kyralina** (dans le même volume : **Codine, Cosma, les Chardons du Baragan**), aux éditions «Europa Konyvkiado», Budapest 1981. Traduction : **Horvath Henrik** et **Domokos Janos**. Post-face : **Rez Pal**.

NORVEGE

La Maison d'éditions «Tiden» (Oslo) a réédité **La Maison Thüringer** ; la nouvelle traduction et la préface par **Odd Lund**.

La presse norvégienne fait la remarque que «l'œuvre d'Istrati revient, après une longue absence, dans l'actualité du pays».

SUISSE

La revue «Le Gruyère» consacre deux pages à Panaït Istrati, à l'occasion de la réédition des «**Chardons du Baragan**», aux éditions Paul Castella.

L'auteur, Rend Pythond, évoque la vie d'Istrati et analyse son œuvre, avec la conclusion ; «Panaït Istrati est écrivain. Rien ne peut lui ôter sa foi en l'homme et pour lui sa tendresse».

Souscription permanente de ceux qui nous aiment

Mr.
demeurant
souscrit la somme de F pour le soutien des «Cahiers Panaït Istrati».
C.C.P. 30-122-94 La Source

Nota : A partir du 1/1/82, l'abonnement annuel sera de 60 F (3 à 4 numéros, 120 pages en tout). Même C.C.P.

ECHOS

Les Cahiers roumains d'études littéraires ont consacré leur numéro 1 de 1981 à Panaït Istrati. Dans le «sommaire» : le témoignage d'**Eléni N. Kazantzaki : Epilogue** ; un dialogue du critique **M. Ungheanu** avec **Al. Opréa** sur le destin de Panaït Istrati ; les dialogues radiophoniques de l'année passée à «**France-Culture**» ayant comme titre générique «Autres flammes pour Panaït Istrati», portés par **Roger Dadoum** avec **Roger Grenier** («Panaït Istrati, écrivain de demain»), **Al. Opréa** («**L'avenir de l'œuvre istratienne**») et **Gérard Ponthieu** («**Le flux du désir ou Tastsä Minnka**») ; correspondance : **Panaït Istrati et son amitié avec Romain Rolland**, évoquée par **Alexandre Talex** ; **N. Kazantzaki** évoque **Panaït Istrati** par **Pericle Martinesku** ; **commentaires** : **Les récits de Panaït Istrati** par **Pompiliu Marcéa**, **Kyra Kyralina** ou **humanité et ambiguïté** par **Ilinca Bartomilonerca** et **Expressions et locutions roumaines dans les écrits de Panaït Istrati** par **Brasile Covaci**.

Une section spéciale **La redécouverte de Panaït Istrati**, où **Marcel Mermoz** évoque son **Retour en Roumanie, retour à Braïla** ; un reportage sur le **deuxième colloque international «Panaït Istrati»**, par **Alexandre Talex** ; un autre reportage sur les manifestations à Rezé-les-Nantes avec l'**Exposition itinérante «Panaït Istrati»**, signé par **Henri Courbis** et l'article du projet sur la réalisation du film **Kyra Kyralina**, en co-production greco-roumaine, avec Irène Papas dans le rôle de la mère de Kyra.

En ensemble, un numéro bien rédigé et qui suscitera l'intérêt des lecteurs et chercheurs étrangers.

Hervé Bazin, Président de l'Académie Goncourt, a été interviewé par Madame **Silvie Burdea**, la traductrice de son œuvre en roumain, paru dans «**La Roumanie littéraire**» du 15 octobre 1981.

L'écrivain français fait quelques appréciations sur Panaït Istrati, dans le contexte de l'étroite liaison entre les civilisations latines qui ont spécialement «une conception très approchée concernant l'homme ; une conception juridique et même des goûts et un niveau apparentés».

«J'ai aimé — dit-il — spécialement Panaït Istrati, considéré — chez nous — comme un classique. Exactement comme Dickens, en Angleterre et Balzac, en France. Un écrivain de taille internationale. Les Roumains ont un grand don poétique».

Les Amis de PANAIÏ ISTRATI

(Association 1901 sans but lucratif)

Buts : L'association des « Amis de Panaït Istrati », créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un « Centre de documentation Panaït Istrati » tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le « Centre de documentation Panaït Istrati » se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un deuxième Centre de documentation est réalisé à la Bibliothèque de l'Université de Nice, 100, boulevard Herriot.



COMITÉ D'HONNEUR

- Président** Joseph KESSEL, de l'Académie Française
- Mmes** Margareta ISTRATI, Veuve de l'Écrivain, Bucarest
Monique JUTRIN-KLENER, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv
Éléna KAZANTZAKI, Écrivain, Genève
Frédérique LEFEVRE
Gabrielle PINTEA-DONNARS, Écrivain
- MM** Docteur AL OPREA, Écrivain, Directeur de la Revue « Manucriptum », Bucarest
Marcel BARBU, Fondateur des « Communautés de Travail »
Benigno CACERES, Président de « Peuple et Culture »
Henri COLPI, Cinéaste metteur en scène du film Codine
M.-A. De JONG, journaliste
Henri DESROCHES, Professeur de l'École Pratique des Hautes Études
et de l'Institut Coopératif
Jean-Marie DOMENACH, Écrivain
Georges FRIEDMANN, Sociologue, Professeur à l'École Pratique des Hautes Études (†)
Georges GODEBERT, Producteur d'émission à « France Culture »
Julian GORKIN, Écrivain
Jean GUEHENNO, de l'Académie Française (†)
Jean GUÉNOT, Professeur à l'Université Charles V
Michel HAMELET, Journaliste
Léo HAMON, Professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne
Armand LANOUX de l'Académie Goncourt
Georges MACOVESCO, Président de l'Union des Écrivains Roumains.
Edgar MORIN, Sociologue
Adamantios D. PAPADIMAS, Écrivain, Directeur du « Bulletin Littéraire », Athènes (Grèce)
Yves RÉGIS, Président des Coopératives Ouvrières de Production
Jean STANESCO, co-Fondateur des « Amis de Panaït Istrati » (†)
Alexandre TALEX, Journaliste, Bucarest
Henri THOMAS, Écrivain
Roger DADOUN, écrivain
VERCORS Écrivain

MEMBRES CORRESPONDANTS

- Mmes** Marie COGALNICEANU, Professeur, Roumanie
JUTRIN-KLENER, Professeur, Israël
Cornelia TOMESCU, Professeur, Roumanie
Mogha WASSEF, Archéologue, Égypte
- MM** BARBU AL. EMANDI, Écrivain, Roumanie

COMITÉ D'ACTION

- Marcel MERMOZ
Henri COURBIS, secrétaire
Pierre ACCARD, trésorier
Henri NALLET
Marguerite ANDRÉ
Hélène GUILLERMOND
Louis RABEIL
TROUVERIE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

- Mme SAFIR-LICHNEWSKI Guy LEMONNIER
Christian GOLFETTO Gilles MERMOZ
Jean HORMIERE Marcel MERMOZ

Directeur de la Publication
Marcel MERMOZ
Cité Horlogère
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence
Tél. 43.29.92

Commission Paritaire :
N° 58454

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom

Prenom

Adresse

Abonnement annuel **60 f.** -- 4 NUMEROS

Joindre le titre de paiement au bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire

C.C.P. 30 122 94 LA SOURCE